

2375
ABBÉ VELLY

Saint Tugen

ET SON ÉGLISE

Joyau Architectural du Cap-Sizun

Monument historique

MONOGRAPHIE & EXPLICATION
de ses
NOMBREUX & MERVEILLEUX SYMBOLISMES

*Circumamicta varietatibus
omnis gloria ejus... ab intus.*

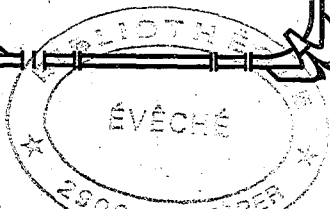
Parée, au dehors, de beautés variées...
toute sa gloire est en dedans...
(PSAUME 44^{re}.)

7^e ÉDITION. — TOUJOURS A MIEUX. — AVEC SUPPLÉMENT.

Prix : 5 francs.

Chez l'auteur, l'Abbé VELLY, à Saint-Tugen, par Audierne.

1930



NON OBSTAT
H. PÉRENNÈS, CHANOINE HONORAIRE
CENSEUR

QUIMPER, LE 25 SEPTEMBRE 1929

Imprimatur :

Quimper, le 1^{er} Octobre 1929.

A. COGNEAU,
Vic. gén.

PRÉFACE

« *La Revue bénédictine de la Congrégation de France* »
(Farnborough-Angleterre), dans le n° 130, Avril 1926, don-
nait l'appréciation bienveillante qui suit, sur ma 5^e édition :

« *Monographie écrite con amore et aussi avec bonhomie
et simplicité par un admirateur du joyau architectural du
Cap Sizun. La chapelle de Saint-Tugen, trêve de la paroisse
de Primelin, fut construite au XVI^e siècle. L'auteur renseigne
bien son lecteur sur les particularités architecturales, sur
les curiosités de l'intérieur et de l'extérieur de l'église, ainsi
que sur les traditions locales.* »

Ma 6^e édition a paru en 1928 : elle s'est écoulée rapide-
ment, et voici la 7^e qui voit le jour. Je me suis efforcé de
la compléter et perfectionner, conformément au précepte de
Boileau :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse, et le repolissez...

Comme précédemment, j'ai voulu qu'elle restât à la portée
des plus petites bourses, et pour cela, qu'elle ne fût pas
illustrée. Les cartes postales illustrées qu'on trouvera à la
chapelle en tiendront lieu. — Les visiteurs continuent à
venir nombreux, de toute la France, de Paris surtout, et, on
pourrait presque dire, de tous les pays du monde. Tous
continuent à se retirer « enchantés », et disant : « Votre
église est une merveille. »

Le cardinal Dubois disait un jour à un journaliste, et le Pape Pie X avait dit dans sa première Encyclique au monde : « Le grand mal, c'est l'ignorance religieuse. » — Continue donc, modeste petit livre, comme par le passé, à intéresser tes lecteurs, et à enseigner « les âmes de bonne volonté ».

Les statues de saint Tugen.

Saint Tugen a sa statue :

- 1° A Primelin, en sa belle chapelle patronale, où il est représenté en abbé, mitre, chape, crosse et clef dans la main droite, ayant à ses pieds un chien enragé, et un enfant agenouillé et priant les mains jointes.
- 2° A Brasparts, en l'église paroissiale, dont il est le Patron (chape, mitre et crosse).
- 3° A Bannalec, en la chapelle de Saint-Mathieu, représenté en vitrail du xvi^e siècle.
- 4° A Landudal, à la vieille chapelle de Saint-Tugdual.
- 5° A Notre-Dame de Confors, en Meilars (chape, mitre, crosse, chien à ses pieds).
- 6° A Landerneau, encastré dans l'angle extérieur Nord-Ouest de l'enclos du couvent du Calvaire.
- 7° A la chapelle de Saint-Jean, à Saint-Nic, contre le tabernacle.

8° Dans l'église de Plogonnec et celle du vieux bourg à Quimerc'h (mitre, crosse, chien).

9° A Cast, dans l'enclos du presbytère, on voit représentés, dans un magnifique bloc de Kersanton, un chien enragé mordant furieusement un autre chien, et saint Tugen, mitre en tête et crosse dans la main gauche, posant, de la main droite, sa clef sur le dos du chien enragé.

10° A Landunvez, dans la chapelle de Kersaint.

11° A Kernilis, vêtu d'une robe, recouverte d'un scapulaire avec capuchon, une mitre à ses pieds.

12° A Argol, dans le jardin, une statue en Kersanton, finement sculptée, chape, mitre, crosse, un chien à ses pieds. On croit qu'elle vient de l'abbaye de Landévennec.

13° A la chapelle de Saint-Eloi, en Guiscriff (Morbihan) (mitre, crosse... près de lui un chien retenu par une chaîne). Il y est invoqué contre les chiens enragés, et jamais, dans ce quartier, de mémoire d'homme, dit le Recteur, personne n'a été mordu par aucun d'eux.

Outre ces statues, saint Tugen avait dans le diocèse de Quimper plusieurs chapelles qui lui étaient dédiées, et qui sont tombées en ruines, par suite du malheur des temps, par exemple à Rosarnou, en Dinéault, à Lanneufret, à Landugen, en Mahalon. Au XIII^e siècle, la paroisse de Saint-Thurien portait le nom de Saint-Tujan, d'après le cartulaire de Quimperlé (M. Le Guennec, Quimper).

Comme tout cela prouve la grande popularité et la grande confiance qu'on avait en saint Tugen !

Détail intéressant : le vénérable Michel Le Nobletz, apôtre de la Bretagne, illustre par ses vertus et ses miracles, demanda d'être inhumé dans la chapelle de Saint-Tujan, de l'église de Lochrist, voulant ainsi mettre sa tombe « sous sa protection ». Son corps y resta 49 ans, de 1652 à 1701, année où ses reliques en furent retirées pour être enfermées dans un cercueil de plomb, et placé dans un tombeau de marbre, érigé par la piété des fidèles.

Nous verrons plus loin le fait historique de Marguerite, duchesse d'Alençon, venant « à Saint-Tujan » demander la délivrance de François I^{er}, son frère, fait prisonnier par Charles-Quint, à la bataille de Pavie.

Comment expliquer que saint Tugen, qui a de nombreuses statues dans le Diocèse, ne soit cependant spécialement honoré que dans son sanctuaire de Primelin ? En effet, nulle part ailleurs, on ne va en pèlerinage le prier, et les pèlerinages, ici, existent de temps immémorial, et n'ont jamais

cessé, même pendant la grande Révolution, comme nous le verrons dans la suite... Comment l'expliquer ?

Le voici. Sainte Anne dit un jour à Nicolazic :

« Dieu veut que je sois honorée ici. » Et la Sainte Vierge, à Lourdes, dit à Bernadette : « Je veux qu'on m'élève ici une chapelle, et qu'on y vienne en procession... » Assurément, je suis loin de prétendre que Dieu ait fait entendre ici sa voix, d'une manière aussi expresse ; nous savons seulement que, de temps immémorial, avec l'approbation et les bénédictions de l'Eglise, les foules sont venues ici nombreuses, prier et honorer saint Tugen ; mais cela suffit pour que nous puissions dire que ces foules ont certainement obéi à la voix de Dieu. Que de sanctuaires vénérables et vénérés dans le monde, où la voix de Dieu ne s'est pas fait entendre d'une manière plus explicite !

Avant de parler du temple élevé en l'honneur de saint Tugen, et des grâces spéciales qu'on y vient demander, parlons de ceux qui l'ont bâti.

Fondateurs de l'église de Saint-Tugen.

Un rêveur s'est, un jour, permis d'écrire, sans la moindre preuve, que la superbe église de Saint-Tugen avait été bâtie par les Anglais !... et, à la suite, plusieurs se sont demandé si c'était vrai. Or, rien de plus faux. Les Anglais ont souvent, hélas ! ravagé et pillé la Bretagne, mais ils n'y ont jamais rien construit. Pour le prouver, il suffit de lire la grande Histoire de Bretagne, par M. de la Borderie et son continuateur, surtout tome V, p. 208-226-245, et tome VI, p. 253-257, 263 à 274, etc., etc... Du reste, au moment même où se construisait l'église de Saint-Tugen, Henri VIII, roi d'Angleterre, allait apostasier (1533), et faire apostasier, avec lui, tout son peuple. A cette époque, donc, comment ce peuple eût-il été capable de songer à élever une église, en terre étrangère, à un saint qui n'était même pas de sa race ? — Mais voici qui est plus fort, c'est qu'à l'époque où fut bâtie l'église de Saint-Tugen (1530-1550), il n'y avait plus un seul Anglais en Bretagne ! Même en France, à partir de 1453, les Anglais ne possédaient plus que la ville de Calais. Après cela, bonnes gens, défiez-vous davantage des légendes, même imprimées.

L'honneur d'avoir élevé un si beau monument à saint Tugen revient à la famille du Ménez, seigneur de Lézurec,

aidée, évidemment, des habitants de la contrée et des pèlerins.

D'après le *fait historique*, découvert depuis peu, et raconté plus loin, il faut ajouter le nom de Marguerite, duchesse d'Alençon, devenue reine de Navarre.

Les archives paroissiales suffiraient seules à le prouver. En effet, les Tréviens (la chapelle de Saint-Tugen fut toujours une trêve de la paroisse de Primelin) ; les Tréviens, en 1626, dans leur procès avec M. Cupif, archidiacre de Cornouailles, disent : « ... que les prédécesseurs d'Allain du Ménez-Lézurec sont tenus et réputés seigneurs-fondateurs de l'église tréviale de Saint-Tugen, qui est bâtie sur leurs terres ; il y a dans l'église les tombes et les enfeux (caveau sépulcral) de ses prédécesseurs, ses bancs et escabeaux ; il en est, de plus, le bienfaiteur, ce qui se voit par les réparations qui y ont été faites, et par le bon état auquel elle est à présent... » Ce sont ces réparations et agrandissements que signaleraient les dates de 1593 et 1611... et plus tard les dates de 1720, 1749 et 1750. De plus, les pierres même du sanctuaire, la pierre tombale du chœur, la belle pierre aux belles armoiries des mêmes seigneurs qui se voit au chœur, les deux pierres qui sont, à l'Est, sur le mur du cimetière, toutes ces pierres témoignent avec la dernière évidence, que les seigneurs du Ménez sont vraiment les fondateurs de cette église.

Enfin, voici une dernière preuve, aussi palpable que les autres. Pendant le Moyen-Age et la Renaissance, les seigneurs, fondateurs d'églises, entouraient ces édifices de ce qu'on appelle une *litre*, ou bande peinte, avec leurs armoiries, de distance en distance. Or, cette litre se voit encore autour de l'église de Saint-Tugen, et même de la sacristie.

Malgré toutes ces preuves, quelques ignorants répéteront sans doute encore la légende des Anglais : il y a des légendes qui ont la vie dure.

Le rêveur dont j'ai parlé, et autres rêveurs ont forgé d'autres légendes, fausses et absurdes : heureusement qu'elles n'ont pas cours dans le peuple, c'est pourquoi je n'en parle pas.

Chapelle de Saint-Tugen.

A 1500 mètres à l'Est du bourg de Primelin, dans un beau massif d'arbres et de verdure, s'élève, majestueuse, la chapelle dont nous parlons. La chapelle *actuelle* et la tour

ont été bâties au *xvi*^e siècle, entre 1530 et 1550. — En ce moment, comme nous l'avons dit, Henri VIII régnait en Angleterre, François I^{er} en France ; Anne de Bretagne, la bonne Duchesse et reine de France venait de mourir, en 1514 ; la Bretagne allait se donner à la France.

N. B. — On a souvent répété que la Bretagne est en retard d'un demi-siècle sur le reste de la France dans la succession des types d'architecture, c'est une erreur (voir M. de la Borderie, M. du Cleuziou, etc.). Au *xiii*^e siècle, de nombreux étudiants bretons, parmi eux Saint Yves, fréquentaient les universités de Paris et d'Orléans. Au *xiv*^e siècle, les Bretons y avaient plusieurs collèges fondés et dirigés par eux.

Le style de l'église de Saint-Tugen c'est le style ogival flamboyant ; les autels sont du *xvii*^e siècle. Le transept et le chevet ont été reconstruits au même siècle, lorsque l'affluence des pèlerins devint telle, à certaines fêtes, qu'il fallut songer à agrandir la chapelle. Mais, sur le même emplacement, existait, auparavant, une chapelle dédiée au même saint. En effet, les Tréviens, dans leur procès avec le dit M. Cupif, en 1626, produisent un acte de 1418, sur parchemin, où il est dit : « ... Quant à la première fondation de l'église de Saint-Tujan, elle est si antique que l'on ne trouve aucuns titres, mémoire, ni instruction... »

A quelle époque pourrait donc remonter la première chapelle ? Elle remonterait au *v*^e siècle. Nous l'examinerons plus loin. Pour le moment, contentons-nous de noter qu'en 1118, l'Evêque de Quimper, Robert, fit don au monastère de Marmoutier, près de Tours, « des deux tiers des dîmes de saint Tujan, avec deux tiers du droit d'étole en la dite chapelle » (archives de l'évêché de Quimper et de la Société Archéologique du Finistère). Saint-Tujan était donc alors un bénéfice, même important.

Comment se fait-il que nous n'ayons aucun écrit d'avant cette époque ? Le voici. Nos ancêtres bretons écrivaient peu. Les invasions des Normands aux *ix*^e et *x*^e siècles détruisirent églises et monastères. Les révolutionnaires de 93... 95... firent à peu près de même. (A la mairie de Primelin, on ne trouve pas un seul papier de cette époque...) Un certain nombre d'archives de saint Tugen, et des plus intéressantes, ont été prêtées à des gens sans probité, qui ne les ont jamais restituées... La négligence a fait le reste.

A propos de l'évêque Robert et de la date mémorable de 1118.

Les Normands, peuple païen et barbare, ivre de sang et de pillage, appelés « les démons de la mer », avaient ravagé la Bretagne pendant 96 ans. Les comtes, vicomtes et barons avaient fui en France ou en Angleterre. Les églises et les monastères avaient été brûlés ou détruits ; les prêtres et moines, pour éviter d'être massacrés, avaient fui aussi, emportant au loin les reliques de leurs saints. Que devint, pendant ce temps-là, le peuple breton cultivant la terre ? Il finit, lui-même, par devenir païen, corrompu et barbare comme ses maîtres : c'était inévitable.

La grande victoire de Trans, remportée le 1^{er} Août 939, mit fin à la domination normande, mais il fallait évangéliser de nouveau le peuple breton. Les évêques et les moines revinrent donc de l'exil. L'Evêque de Quimper obtint des Religieux de la célèbre abbaye de Marmoutier, près de Tours. Quelques-uns furent envoyés évangéliser le Cap-Sizun. Ils se fixèrent au village que nous appelons Saint-Tugen : c'est un fait certain. Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ?

De tout temps, les moines ont su bien choisir leurs résidences. Le village de Saint-Tugen est abrité contre les vents du Nord-Ouest, Nord, Nord-Est et Est... situé à quelques centaines de mètres de la grand'route qui mène à l'extrémité du Cap... à quelques centaines de mètres de la mer... près d'un petit ruisseau, et surtout auprès d'une fontaine abondante qui ne tarit jamais. Ces Religieux ne pouvaient trouver un site plus favorisé de la nature, et surtout plus propre à faciliter l'évangélisation du pays. Ils y bâtirent ou y rebâtirent une chapelle démolie par les Normands. Puis, comme Notre Seigneur dans la Judée, et comme tous les missionnaires d'aujourd'hui, ils parcouraient les villages, les évangélisant. Peu à peu des chapelles furent établies ou rétablies dans les principaux centres, chapelles qui devinrent plus tard des paroisses avec prêtres résidant. Mais le centre pieux restait toujours à Saint-Tugen. C'est là que se donnaient les retraits, les missions, les grands pardons. Une archive de 1537 dit qu'il se célébrait à Saint-Tugen sept pardons annuellement. On y venait se confesser et communier. Jusqu'à la grande Révolution on s'y rendait en pèlerinage, comme nous

le verrons plus loin, de tout le diocèse de Quimper, et même de certaines parties des diocèses voisins. De plus, à moins que les Fêtes-Dieu ne s'y opposent, toutes les paroisses du Cap-Sizun viennent en procession, avec croix et bannières, au Pardon, comme pour témoigner leur reconnaissance à cette chapelle vénérée, qui les évangélisa autrefois : les nombreuses attaches rouillées qu'on voit dans l'intérieur de l'église, en témoignent.

Une question avant de terminer cette digression intéressante.

Avant les ravages des Normands, y avait-il une chapelle à Saint-Tugen, et sous le vocable de ce saint ? Je le pense, et c'est même ma conviction, bien que je ne puisse pas donner d'autre preuve que les motifs qui portèrent les Religieux de Marmoutier à s'y fixer. Nous pouvons toutefois ajouter que jamais ces Religieux n'eussent pris pour Patron de leur chapelle un saint qui ne fût pas déjà connu, et même populaire dans le pays, et voilà ce qui confirme ma conviction.

Visite de la chapelle.

Après les notions préliminaires que nous venons de donner, nous pouvons commencer la visite du monument, aujourd'hui classé par les Beaux-Arts au nombre des monuments historiques.

La tour carrée.

Plaçons-nous, d'abord, en face de la tour carrée. Cette tour a 22 m. 10 jusqu'aux galeries d'en haut, 28 jusqu'au pied de la croix, sur 6 m. 50 de large. Cette tour, comme beaucoup d'autres, telles que celles de Notre-Dame de Paris et de Reims, devait recevoir une flèche aérienne ; mais, ici, on a craint pour sa solidité, et on l'a placée à côté, comme soutien. — En face de vous, vous avez de belles statues, en pierres de Kersanton, des quatre Evangélistes : *Saint Mathieu*, symbole : l'homme... parce qu'il commence son Evangile par la généalogie humaine de Jésus-Christ. *Saint Marc*, symbole : le lion... parce qu'il commence son Evangile par ces mots : « On entendra dans le désert la voix de celui qui crie : préparez la voie du Seigneur », voix de saint Jean Baptiste, appelant les hommes à la pénitence, voix semblable

au rugissement du lion. *Saint Luc*, symbole : le bœuf... qui était la principale victime des sacrifices dans l'ancienne loi. Puis *saint Jean*, symbole : l'aigle. Saint Jean commence son Evangile par la génération éternelle du Verbe, c'est-à-dire du Fils de Dieu. Comme l'aigle, il s'élève au-dessus des nues, il découvre le Verbe dans son Principe, *In Principio erat Verbum...* (de toute éternité, dit-il, le Verbe était) « dans le sein du Père », *in sinu Patris* (Joann. I. 18).

N. B. — Dans l'intérieur de l'église, nous trouverons, en effet, saint Jean représenté avec l'aigle à ses pieds. Ici, sans doute, pour ne pas se répéter, saint Jean est représenté avec la perdrix qu'il avait apprivoisée, et avec laquelle parfois il aimait à jouer. Quelqu'un s'étonna, un jour, de voir un homme aussi grave jouer avec un oiseau, saint Jean répondit : « Un arc ne peut pas rester toujours tendu », belle parole digne de lui.

Le marteau révolutionnaire a passé par là, et a enlevé la tête de saint Mathieu, et quelques morceaux de pierres des autres statues.

Avant d'aller plus loin, jetons un regard derrière nous, et nous voyons une porte basse, et en demi-cercle... *porte symbolique*. Notre Seigneur dit dans l'Evangile que la porte du Ciel est basse et étroite (Math. VII. 13-14), et il ajoute : « Je vous dis en vérité que si vous ne vous convertissez, et ne devenez semblables à de petits enfants (par la foi et l'humilité), vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux » (Math. XVIII. 3...). Ici les petits enfants entrent tout droit, tandis que les grandes personnes sont obligées de se baisser. La porte d'entrée dans l'église est basse aussi, pour le même motif.

Le Calvaire.

Avant la grande Révolution, le calvaire était situé en dehors du cimetière, en face de la grande porte monumentale Sud. La croix en pierre fut brisée, et remplacée par une croix en bois. Le tout fut transporté dans le cimetière en 1821, par M. Friant, recteur. Plus tard, la croix en bois fut remplacée par la croix en pierre actuelle, par le second M. Guéguen, recteur.

(Déclaration des vieux habitants.)

On s'étonnera peut-être de ce qu'en un pays religieux comme Saint-Tugen, on ait brisé la croix d'un calvaire :

dans un temps de révolution, il suffit d'un mauvais garnement ou deux, venus peut-être d'ailleurs, pour commettre le mal : les bons se taisent, par crainte ou lâcheté.

Devant le porche.

En haut : la statue en pierre de saint Tugen, avec sa clef. — A droite et à gauche, des statues d'apôtres. On distingue saint Barthélémy, au couteau, parce qu'il fut écorché vif... et saint Jean, portant dans la main gauche une coupe, rappelant la coupe empoisonnée que l'Empereur Domitien lui fit boire, et qu'il but en effet, mais sans éprouver aucun mal : on voit comme un serpent qui sort de la coupe. — Mais remarquons trois symboles, indiqués ici : 1° sous les pieds de saint Barthélémy, nous voyons des figures grotesques et bestiales, symbolisant les démons, qui, par les péchés capitaux, régnaient sur le monde, quand les apôtres ont commencé à prêcher l'Evangile. Bossuet a dit : « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même », et la Sainte Ecriture avait dit avant lui : « *Omnes filii gentium demonia*, tous les dieux des Nations étaient des démons. » (Psaume 95°.)

Il faut lire dans les auteurs qui traitent cette question toutes les divinités qu'on adorait alors : le soleil, la lune, les étoiles, le feu, les serpents, les crocodiles... et toute sorte d'animaux... et, par suite, la dégradation morale du monde... Et aujourd'hui encore, si les ministres de l'Evangile disparaissaient, le monde retomberait vite dans les mêmes ténèbres et les mêmes vices, comme lorsque le soleil se retire, les ténèbres reviennent immédiatement. « Isolez et laissez une paroisse 20 ans sans prêtres, on y adorera les bêtes ! » (Parole du Saint Curé d'Ars.)

Dans le « Discours sur l'histoire universelle », de Bossuet, on trouvera beaucoup de détails sur l'idolâtrie dans l'antiquité, et les sacrifices humains chez tous les peuples. (Partie II, chap. III et XVI.)

2° Sous les pieds de saint Jean, nous apercevons un monstre, et la figure d'une femme... la femme se détourne... cela symbolise un attentat à la pudeur (chose monstrueuse, en effet). 3° Au-dessus de la fenêtre, nous voyons une figure étrange qui se débat... c'est le voleur... il est entré, il veut sortir, mais le mur se referme sur lui... pour donner à entendre que les voleurs sont pris en ce monde ou en l'autre. — Il a la bouche grande ouverte, pour crier son désespoir... les yeux lui sortent de la tête... il fait, avec ses mains, des efforts inouïs pour se dégager ; c'est inutile.

On se plaint souvent, en ce monde, qu'il n'y ait que les petits voleurs qui soient pris et mis en prison. Ce n'est que trop vrai. Mais patience ! Les grands voleurs n'échapperont

pas au châtement ; car Dieu, aussi, a sa prison, et, de cette prison, on ne sort jamais ! jamais !

Donc trois symbolismes devant le porche : l'idolâtrie, le 6^e et le 7^e commandements : *foris canes, impudici, (fures) et idolis servientes !* (Apoc. XXII, 15).

Sous le porche. — En haut, nous voyons trois vieilles statues en pierre, qui datent certainement de la première chapelle : Notre Seigneur, la Sainte Vierge, et sainte Anne. Il est permis de croire que le culte de sainte Anne, dans la chapelle de Saint-Tugen, est aussi ancien que le culte de saint Tugen lui-même et de la Sainte Vierge. En cela rien d'étonnant, puisque la première chapelle de Sainte-Anne la Palue remonterait à saint Guénolé, au v^e siècle. — *A droite*, nous distinguons : saint Pierre, saint André, saint Jacques le majeur, apôtre de l'Espagne ; *à gauche* : saint Jacques le mineur, évêque de Jérusalem, saint Thaddée et saint Simon... puis quantité de chimères représentant tous les vices.

Dans l'église. — (Eau bénite et signe de la croix, une prière : une église n'est pas un musée.)

L'église de Saint-Tugen a 29 mètres de long sur 25 de large ; elle a trois nefs. La partie du Nord a été construite en 1611 et années suivantes. Laissons pour le moment cette partie du Nord.

A la voûte de la grande nef nous apercevons cinq rangées de sculptures : têtes, bustes, fleurs, animaux et figures symboliques.

Dans le Chœur. — Nous y voyons le caveau des seigneurs de Lézurec, surmonté d'une grande pierre en marbre gris, avec leur devise, à moitié effacée : *Fide et opere*, c'est-à-dire par la foi et les œuvres. Protestation contre la doctrine des Protestants et des hérétiques de tous les temps, prétendant qu'on peut se sauver par la foi seule sans les œuvres, contrairement à toute la Sainte Ecriture.

Les armoiries seigneuriales gravées sur cette pierre tombale furent brisées... les armoiries peintes sur la litre qui entoure l'église furent effacées... l'église avait des vitraux de couleur... tout ce qui, dans ces vitraux, rappelait les familles seigneuriales donatrices, fut brisé, en vertu de ce décret révolutionnaire du 14 Août 1792 : « ... toutes les inscriptions élevées dans les temples... tous les monuments, restes de la féodalité, de quelque nature qu'ils soient, existant encore dans ces temples et autres lieux publics et même

à l'extérieur des maisons particulières, seront, sans aucun délai, détruits à la diligence des communes... (Article III).

La belle pierre de Kersanton qui, depuis 1922, ferme l'entrée du caveau, nous montre une croix et une main, avec ces mots en dessus : *Fide et opere*. Le tout est entouré du Cordon de l'Ordre de Saint-Michel. A l'extrémité il y a un casque à trois barreaux, ce qui signifie : « Noble ». Dans le casque il y a un creux qui servait autrefois de bénitier ou vasque à l'entrée du porche. Au même endroit, il y avait une belle vasque, qui a été brisée par les gamins : « l'enfant est un animal destructeur » (définition d'un supérieur de collège).

Dans l'intérieur du caveau, il y a un crâne et une quarantaine d'ossements.

La fenêtre ogivale flamboyante de derrière le grand autel. — Tout y est symbolique : les trois panneaux égaux rappellent les trois personnes divines égales... Au-dessus, un panneau rond, en verre rose, figure un soleil, et le soleil symbolise Notre Seigneur, appelé dans la Sainte Ecriture et dans la liturgie « Orient », *O Oriens*, et « Soleil de Justice », *Sol Justitiae*. De même que le soleil se lève à l'Orient, de même à la fin du monde, Notre Seigneur paraîtra à l'Orient pour venir rendre *Justice* à chacun. C'est pour cela, que, dans les cimetières, les corps sont placés les pieds tournés vers l'Orient, de telle sorte qu'en se levant dans leurs tombeaux, ils se trouveront immédiatement en face de Celui qui vient les juger.

Saint Thomas dit textuellement : « C'est à l'Orient que Jésus-Christ apparaîtra dans sa gloire, quand il reviendra sur la terre à la consommation des temps... » (II^e II^e q. 84 a. 3 et suppl. q. 79 a. 3, 4). Et le Rituel romain, de tout temps, veut que dans les cimetières, tous les corps soient placés la tête à l'Occident, et les pieds tournés vers l'Orient. (Est-ce beau ! est-ce clair ! ce qui suit ne l'est pas moins.)

L'église matérielle elle-même, figure de l'Eglise mystique, est tournée vers l'Orient, où apparaîtra son époux divin. Au dernier Livre des révélations divines (Apocalypse), avant de clore ce livre, l'Epoux divin dit par trois fois : *ecce venio cito*, voici que Je viens bientôt, et l'Epouse, la sainte Eglise, répond : *Veni, Domine Jesu, venez, Seigneur Jésus !* — Ce jour sera le dernier des jours... Les élus s'élèveront triomphants au ciel pour y aller jouir d'une béatitude sans fin, tandis que les damnés, après avoir entendu cette parole foudroyante de Notre Seigneur : « Retirez-vous de moi, maudits ! » seront précipités « dans le feu éternel de l'enfer ! »

(Math. XXV). Sauver son âme : voilà donc « l'unique affaire nécessaire ».

Que sert à l'homme de gagner l'univers, dit N. S., s'il vient à perdre son âme. (Math. XVI, 26.)

Au-dessus de ce panneau rond, figurant le soleil, nous en voyons un autre, rond aussi, figurant l'hostie blanche de l'ostensoir... et, des deux côtés, nous voyons des flammes monter vers cette blanche Hostie, pour nous inviter à faire monter également les flammes de notre amour vers le divin Sauveur voilé dans son Sacrement. — Il eût été étonnant que les artistes chrétiens qui ont bâti cette église, et qui ont mis tant de soins à symboliser ce qu'il y a de principal dans la religion, il eût été étonnant, dis-je, qu'ils eussent omis de symboliser le dernier jour du monde, et le « plus grand des sacrements, celui auquel tous les autres se rapportent. » (S. Thomas.)

N. B. — En 1920, les deux ronds et les flammes étaient représentés par des verres pleins, d'une seule pièce. Il était nécessaire de les remplacer, mais on les a remplacés par de multiples petits verres.

« O Beaux-Arts, que de sabotages se font en ton nom ! » Paroles d'un vieil architecte des monuments historiques, qui a passé par ici.

Le bienheureux Jean Discalcéat.

A gauche de l'autel de la Sainte Vierge, à l'angle, nous voyons un saint Franciscain : c'est le bienheureux Jean Discalcéat, c'est-à-dire déchaussé, parce qu'il marchait tous les jours pieds nus... appelé aussi « ar Santic du ». Le bienheureux Jean Discalcéat, né en 1280, dans le Diocèse de Léon, fut recteur 13 ans au diocèse de Rennes, et mourut franciscain au couvent de saint François, à Quimper, après une vie excessivement pénitente. Il est très vénéré dans l'église cathédrale, où l'on vient le prier pour retrouver les objets perdus, et surtout pour le pain des pauvres.

Autel de la Très Sainte Vierge.

Cet autel de la Sainte Vierge, tout en bois, porte la date de 1694 et est sous le vocable de Notre-Dame de Grâce, *Mater divinæ gratiæ*.

1. Tout en haut : le Saint Esprit, sous la figure d'une colombe, descend sur la Sainte Vierge au moment de l'Incarnation. « Le Saint Esprit surviendra en vous, lui dit l'Archange Gabriel... etc. » (Luc. I. 35).

2. Plus bas : le Père éternel, au-dessus d'un nuage, les bras étendus, donne son Fils au monde : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique... » (Joann. III, 16). En-dessous, deux jolies figures d'anges le contemplent, admirant son immense amour pour les hommes.

3. Plus bas : une magnifique *Mater dolorosa*, tenant sur ses genoux le corps de son divin Fils, descendu de la croix.

4. Plus bas : une belle et grande Vierge (1 m. 50) tient dans sa main droite le sceptre, symbole de sa dignité de Reine du ciel et de la terre. Elle est entourée de 26 petits anges charmants, peints aux ailes dorées. De sa main gauche, elle tient son petit Jésus, portant dans sa main gauche le globe du monde surmonté d'une croix, et nous montrant d'un air un peu triste, quoique charmant, cette croix sur laquelle il doit s'immoler.

(Un Père de l'Eglise a dit qu'on ne le vit jamais rire, mais qu'on le vit souvent pleurer.)

De chaque côté de la Sainte Vierge, il y a une magnifique gerbe de fleurs de toutes sortes, parmi lesquelles la rose domine !. Eve fut une épine donnant la mort, Marie est la « Rose mystique » nous donnant l'Auteur de la Vie.

5. Sur le devant de l'autel est représenté le « Roi-Soleil » couronné (Louis XIV) ; et, plus haut, aux pieds de la Sainte Vierge, nous lisons : « Notre-Dame de Grâce », pour rappeler que la naissance du Grand Roi fut obtenue à la suite d'une neuvaine de sa mère, Anne d'Autriche, au sanctuaire de N.-D. de Grâce, au diocèse de Fréjus.

Remontant à la hauteur de N.-D. de Pitié, nous apercevons, à gauche, dans un beau médaillon, une très belle Vierge, et à droite, dans un autre médaillon, quelqu'un qu'on serait tenté de prendre pour Notre-Seigneur... Point du tout c'est Louis XIV... et la reine, Marie-Thérèse, son épouse... Marie-Thérèse, fille du Roi d'Espagne, Philippe IV, morte depuis 11 ans, en 1683. Louis XIV est bien représenté avec le globe dans sa main gauche, mais le globe, sans la croix.

Regardant encore plus haut, nous voyons six torchères ou pots à feu, trois de chaque côté, ornement funéraire, d'origine grecque. La lampe qui brûle nuit et jour auprès de la tombe du « soldat inconnu » tire son origine de là.

6. Deux riches colonnes torses, polychromées, attirent les regards, et, autour de ces colonnes, grimpent deux beaux ceps de vigne, chargés de feuilles et de grappes de

raisin. La Sainte Vierge est comparée par l'Eglise à la vigne : *Ego quasi vitis fructificavi*. (Eccl. XXIV, 23).

Au bas des colonnes nous voyons deux oiseaux qui se détournent de la grappe de raisin, symbolisant les âmes qui s'éloignent de l'Eucharistie. L'un d'eux a même le bec ouvert comme pour blasphémer. Tous les autres boivent avec joie le jus du raisin, symbolisant les âmes fidèles. D'autres grappes de raisin courent encore sur cet autel.

7. Au bas des colonnes (aux extrémités du rétable, en avant), on a représenté Marie-Madeleine et saint Pierre deux pécheurs pénitents, pour rappeler que Marie est « le refuge des pécheurs ». Aux mêmes extrémités, mais contre le mur, on a représenté sainte Thérèse et saint Yves, deux justes, pour rappeler ces paroles de N.-S. : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (Math. IX, 13). C'est ainsi que, dans ce merveilleux autel, tout parle, quand c'est expliqué.

Le rétable est remarquable, avec ses palmes, ses hélianthès et autres fleurs, ses oiseaux et grappes de raisin, tout en relief.

8. Le devant d'autel, représentant le Roi-Soleil, est une belle peinture, qui paraît aussi fraîche qu'au premier jour, malgré ses 230 ans. De chaque côté une belle fleur de lys, puis, tout autour, des fleurs, des hermines, la couronne des Ducs de Bretagne répétée... et, enfin, un symbolisme mystérieux que je n'explique pas : Le public passe et repasse, et ne soupçonne rien. *Initium vitæ hominis aqua* (Eccl. XXIX, 28).

Quelques réflexions.

1° Cet autel, si remarquable à tous les points de vue, est certainement un don, ou de la noblesse du pays, ou plutôt de Louis XIV lui-même, en souvenir de sa naissance et de la reine défunte, son épouse. Ce qui ne doit pas surprendre : la chapelle de Saint-Tugen, lieu de pèlerinage, était connu au loin, bien longtemps avant Louis XIV. De plus, le roi avait pour aumônier un breton, René de Cériers, et Marie-Thérèse un aumônier breton également, Jean de Montigny. (Histoire de Bretagne, v. p. 615.)

2° Pourquoi a-t-on choisi saint Pierre et sainte Marie-Madeleine comme types et modèles de pécheurs pénitents ? Nous savons que le grand roi avait bien péché dans sa vie, et qu'il n'avait pas péché seul. Cet autel ne serait-il pas,

outre un hommage à Notre-Dame de Grâce, une humble et ardente imploration de miséricorde ?

3° Louis XIV avait grand besoin d'un avocat habile pour plaider sa cause auprès de saint Pierre ; aussi lui a-t-on choisi saint Yves, de préférence à tout autre. De son côté Marie-Thérèse, n'étant pas sans inquiétude sur le sort éternel de son époux, ne pouvait pas, en sa qualité d'Espagnole, choisir une meilleure avocate que la grande sainte Thérèse d'Espagne.

Ces réflexions suffisent.

N. B. — Les visiteurs m'ont souvent demandé qui avait fait ce magnifique autel de la Sainte Vierge, voici ce que je puis répondre. Il y avait, à Quimper, deux sculpteurs, Le Déan, père et fils, et un peintre, trois ouvriers excessivement distingués, qui ont laissé de vrais chefs-d'œuvre dans l'église de Pont-Croix ; les deux premiers : la cène, en bois doré, le retable de Sainte Anne, quatre médaillons épisodes de sa vie. Le 3^e, Adam Guilpin, a peint, au maître-autel, un ciboire avec anges adorateurs, arche d'alliance, évangélistes, etc. Nous n'avons pas besoin de chercher ailleurs les artistes chrétiens qui ont fait ce bel autel... Artistes si grands, et en même temps si modestes, qu'ils n'ont laissé leur nom nulle part que je sache.

Médaillons de l'autel.

Avant de quitter cet autel de la Sainte Vierge, disons quelques mots intéressants sur chacun des médaillons qui l'entourent.

1° *Sainte Thérèse* (1515-1582). A 7 ans, elle complotait, avec un de ses frères, d'aller chez les Maures d'Afrique, pour y trouver l'occasion du martyre. Ils sont rencontrés en route par un de leurs oncles, qui les ramène... A 18 ans, elle se fait religieuse du Carmel... et devint la réformatrice de l'Ordre, des hommes comme des femmes. Notre Seigneur lui apparaissait souvent sous des formes sensibles. Ici, on le représente lui apparaissant sous la forme d'un petit enfant charmant, lui demandant son nom : « Je m'appelle, répondit-elle, Thérèse de Jésus ». — « Et moi, répliqua Jésus, je suis le Jésus de Thérèse », et il disparut. Sa sainteté et son amour pour Notre-Seigneur étaient si grands, qu'il lui dit un jour, que s'il n'avait pas créé le ciel, il le créerait pour elle seule. — Elle dit quelque part qu'au ciel elle ne pourrait avoir qu'une peine, celle de voir quelqu'un aimer Dieu plus qu'elle ! — Sa devise était : ou souffrir ou mourir ! — O glorieuse amante du Sauveur, nos cœurs sont de glace pour Dieu et le prochain, obtenez-nous un peu

de ces ardeurs qui brûlaient le vôtre ! — Sa bulle de canonisation dit qu'elle était morte, non par la violence de la maladie, mais par une impétuosité d'amour dont elle n'avait pu supporter la véhémence, *intolerabili divini amoris incendio*.

2° *Saint Pierre*. Nous le voyons ici dans l'attitude du pénitent « contrit et humilié », après son triple reniement. Il a, près de lui, « les clefs du royaume des Cieux » et le livre des Épîtres. Au-dessus de tout, il y a le coq, le bec ouvert pour rappeler ces paroles de N. S. : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois... et étant sorti, il pleura amèrement. » (Math. XXVI, 75.) Saint Clément ajoute que, le reste de sa vie, les larmes lui coulaient le long des joues, chaque fois qu'il entendait le coq chanter.

3° *Sainte Marie-Madeleine*. On la reconnaît à sa belle physionomie, et à sa belle chevelure, avec laquelle elle essuya les larmes qu'elle répandit sur les pieds de N.-S., chez Simon le pharisien. Elle passa les trente dernières années de sa vie dans un lieu désert, appelé la Sainte Beaume, ou Sainte Montagne, entre Aix, Marseille et Toulon. On la représente ici devant une croix ; auprès d'elle, il y a une tête de mort ; près d'elle aussi, le vase de parfum avec lequel elle allait embaumer le corps de N. S. le dimanche de Pâques, au matin.

4° *Saint Yves* (1253-1303). Saint Yves... né au Diocèse de Tréguier... Maître ès-arts, docteur en théologie scolastique, droit canon et droit civil... prêtre à 32 ans... Official de Rennes... puis de Tréguier... Père et avocat des pauvres, des veuves et des orphelins... Mort recteur de Lohanec, à 50 ans. — Son procès de canonisation établit qu'il resuscita 17 morts, guérit 6 fous et 14 paralytiques, sans compter d'autres miracles presque innombrables. Monseigneur Freppel a dit que saint Yves est « le saint le plus populaire de France après saint Martin ». Il a son église à Rome, et est patron des Avocats et de tous les hommes de loi. — A ce sujet, un malin a composé les trois vers latins suivants :

*Sanctus Yvo erat Brito,
Advocatus, et non latro :
Res miranda populo !*

Saint Yves était Breton,
Avocat, et point voleur :
Chose étonnante pour le peuple !

Une légende amusante se débite au sujet de saint Yves.

Quand il se présenta à la porte du Paradis, saint Pierre, qui en gardait l'entrée, ne voulut point le laisser entrer, disant qu'on n'y recevait pas d'avocat. Comme la porte en était entr'ouverte, saint Yves y jeta son bonnet d'avocat... et demanda à aller le prendre. A force de parlementer, il obtint ce qu'il demandait ; mais, au lieu de sortir du paradis avec son bonnet, il s'assit dessus, disant qu'il était sur son bien. Saint Pierre n'entendait pas les choses ainsi... Mais saint Yves répliqua qu'il ne sortirait que sur sommation d'huissier... On chercha partout un huissier au paradis, et on n'en trouva point... de sorte que saint Yves gagna encore son dernier procès... contre saint Pierre lui-même.

Saint Yves a mérité, pendant sa vie, le titre d'avocat des pauvres. Voici, à ce sujet, un trait intéressant.

C'était à Rennes. Un riche avait assigné un pauvre devant saint Yves pour obtenir une indemnité, parce que, disait-il, ce pauvre venait chaque jour devant le soupirail de sa cuisine se nourrir du fumet des plats. Yves déclara au riche que son assignation était parfaitement recevable, et le riche, qui croyait déjà la condamnation prononcée, s'en ébaudissait. Mais quel serait le montant de l'indemnité ? L'official réfléchit un instant. Après quoi, il prit une pièce de monnaie et la fit tinter aux oreilles du demandeur, en lui disant : « *Le son paie l'odeur*, c'est du vent qu'il a pris, duquel même je vous paye : *sic ars deluditur arte* ». Furieux de ce jugement, le riche ameuta ses amis contre l'official. Il s'oublia jusqu'au point de l'accabler de malédictions, de le traiter de gueux, coquin, piqueboeuf, etc., etc., pendant qu'Yves lui répondait par ces simples paroles : « Dieu vous le pardonne ! » (Trait raconté par M. Miorcec de Kerdanet.)

Saint Christophe.

Après le médaillon de saint Yves, nous avons la très belle statue de saint Christophe, portant l'Enfant Jésus sur ses épaules. Saint Christophe vivait au III^e siècle, et est mort martyr en Lycie, « battu avec des verges de fer, percé de flèches, puis décapité » (Bréviaire). Son histoire est merveilleuse, et même légendaire. Il était Chananéen, haut de 3 mètres (Bollandistes)... de cette race dont les explorateurs de la Palestine, envoyés par Moïse, disaient : « auprès d'eux, nous ne sommes que des sauterelles ! » (Nombres,

XIII, 31). Goliath avait 2 m. 96. En 1638, on trouva dans l'Inde un squelette de près de 3 mètres. En 1872, on montrait à Berlin un géant chinois de 2 m. 79. (Ami du clergé, 5 Décembre 1912.) Saint Christophe était encore païen, lorsqu'il lui vint dans l'idée de chercher quel était le prince le plus puissant de la terre. Après avoir beaucoup voyagé et interrogé, il rencontre un ermite qui le convertit, et lui demanda s'il voulait bien faire l'office de passeur au bord d'un fleuve. Saint Christophe accepta, se bâtit une demeure au bord de l'eau, et, appuyé sur un long bâton, il passait ceux qui se présentaient. Un jour il eut à passer un petit enfant. Cet enfant était si lourd ! si lourd !... qu'arrivé de l'autre côté du fleuve, saint Christophe ne put s'empêcher de lui dire : « Je croyais porter le monde entier sur mes épaules ! » « Ne t'en étonne pas, répondit l'enfant, car tu portais, non pas seulement le monde, mais encore Celui qui porte le monde. — Je suis le Christ que tu as choisi pour ton Roi... » Et il disparut. (Christophe veut dire Porte-Christ).

Saint Tugen.

Après saint Christophe, la belle statue de saint Tugen. — Saint Tugen est représenté revêtu de la chape, coiffé de la mitre, tenant la crosse de la main droite, un livre ouvert de la main gauche, une longue clef pend à son côté droit. A ses pieds, à gauche, est un chien enragé, la gueule grande ouverte ; de l'autre côté, un petit enfant agenouillé et priant, les mains jointes. Ce petit enfant a les joues et la bouche enflées par le mal de dents, et vient en demander la guérison. — Outre la grande statue de saint Tugen, son église possède une petite, très ancienne, haute de 37 centimètres, qu'on porte en procession les jours de pardon. Saint Tugen y est également avec mitre, crosse... et un petit chien auprès de lui... le poignet de la main droite manque.

Le Maître-Autel, avec baldaquin aux colonnes torses, est dédié à saint Tugen.

Nous avons beaucoup à dire sur notre saint Patron : origine de la clef, et pourquoi il est invoqué contre les chiens enragés, et pour la guérison des maux de dents.

Origine de la clef. Je me contenterai de reproduire ce que dit, sur cette origine, M. de Blois.

« L'histoire ecclésiastique, dit-il, fait connaître que, pen-

dant le cours de plusieurs siècles, les Papes ont été dans l'usage d'envoyer aux personnes notables, princes ou pontifes, auxquels ils voulaient donner des témoignages de leur considération, des clefs d'or, qui se portaient suspendues au cou. Ces clefs étaient regardées comme des reliques, parce qu'on mêlait à l'or dont elles étaient forgées, de la limaille des chaînes de saint Pierre et de saint Paul. Il est question de cet usage dans plusieurs des lettres de saint Grégoire le Grand, qui vivait au VI^e siècle. On conservait de ces clefs, dans le trésor de plusieurs églises. Elles étaient appliquées aux infirmes pour obtenir des guérisons. On fabriqua des clefs d'autre métal, en imitation de ces clefs miraculeuses, et l'on s'en servait notamment pour la guérison d'animaux malades. Ces clefs s'appelaient des clefs de saint Pierre. Mais celles de saint Hubert (VIII^e siècle) n'étaient pas en moindre vénération, principalement pour guérir la rage. C'est évidemment, ajoute M. de Blois, à l'imitation des clefs de saint Hubert que se sont introduites celles de saint Tugen, dont la foi des populations bretonnes conserve la vénération. » Le contraire pourrait bien se soutenir, par la raison que saint Tugen vivait plus de cent ans avant saint Hubert, et que des clefs semblables à celles de saint Tugen sont et ont toujours été inconnues au pays de saint Hubert. Les clefs dites de saint Hubert consistent en un fer conique, qu'on n'applique qu'aux animaux, après les avoir rougies au feu (Bollandistes). Cela dit, reconnaissons que l'origine de la clef de saint Tugen est absolument obscure, faute de documents et de tradition sérieuse. Qu'il nous suffise de savoir que, de temps immémorial, la sainte Eglise bénit les petites clefs de ce saint, et qu'en les portant nous pouvons et devons avoir confiance en son intercession.

Que personne ne s'étonne de l'obscurité de cette origine. Si l'on nous demandait l'origine de notre nom de famille, de notre village, de telle ou telle grande ville, nous ne saurions le dire. Il en est ainsi d'une infinité d'origines que nous ignorerons toujours. Se rappeler, en outre, ce que nous avons dit de quantité d'archives disparues.

Comme saint Hubert, saint Tugen est invoqué, de temps immémorial, pour la guérison ou la préservation de la rage. « Certains saints, nous dit saint Thomas, protègent particulièrement les hommes contre certains maux. » — Par exemple, sainte Barbe contre la foudre et la mort subite ; saint Jean de Kenty contre la tuberculose, la fièvre, les épidémies ; saint Médard est très invoqué pour obtenir la pluie et le beau temps... mais, ajoute saint Thomas, l'effet de la prière

dépend surtout de la dévotion... *ex devotione autem maxime dependet effectus* (suppl. q. 74 a. 2). Il y en a qui se demandent s'il est bien sûr que les saints entendent nos prières. Oui, cela est bien sûr. Ecoutez ces paroles de saint Grégoire le Grand, pape, et de saint Thomas : « Puisque les saints voient dans le Ciel la lumière divine, il ne faut pas croire qu'il y ait, hors du Ciel, des choses qu'ils ne connaissent pas... Pour l'âme qui voit Dieu, toute la création se trouve comme renfermée dans un étroit espace... Les saints voient dans le Verbe les vœux, les prières, les dévotions de ceux qui recourent à leur protection » (S. Thomas, suppl. quæst. 74. a. 1). Ajoutons que Dieu se plaît à honorer devant les hommes ceux qui l'ont honoré pendant leur vie.

Le jour du pardon, toujours le dimanche qui précède le 24 Juin, on bénit un grand nombre de petites clefs en plomb, qu'on porte sur soi pour se préserver de la morsure des chiens enragés. Il n'y a pas encore très longtemps, on bénissait également de petits pains appelés « Bara an alc'houe, pains de la clef », qui se conservaient, dit-on, des années entières sans moisissures, et qu'on mangeait pour être guéri des maux de dents. Ces petits pains étaient des pains sans levain, de 12 à 13 centim. de long, 5 à 6 de large et 25 d'épaisseur. Les pèlerins avaient une grande dévotion pour ces petits pains, et en emportaient chez eux.

Guérison des maux de dents par la dévotion à Saint Tugen.

En général, les personnes guéries, même à Lourdes, ne vont point au Bureau de constatation. Ici, le bureau n'existe pas ; mais j'ai appris d'une personne digne de foi, qu'elle avait été guérie par la manducation d'un de ces petits pains, qu'elle avait conservé plus de 4 ans, sans moisissure. Mais ce qui ne me paraît pas rare, c'est la guérison qu'obtiennent les personnes qui viennent, à cette fin, balayer l'église du Saint, ou qui la font balayer par d'autres à leur place. Cet usage date de temps immémorial, et a la croyance de toute la contrée. J'ai, à ce sujet, le témoignage d'un grand nombre de personnes, absolument dignes de foi, qui m'ont affirmé, même devant leur famille, avoir été guéries. Un touriste s'en étonnait un jour, et me demandait, avec une pointe de malice, s'il n'y avait pas de dentiste dans le pays. On lui

répondit : le dentiste guérit, il est vrai, mais en arrachant violemment les dents, et en se faisant payer cher... Saint Tugen guérit en vous les conservant, pour un simple balayage de son église... lequel vaut mieux ? — Ici, comme dans l'Evangile, la foi est nécessaire... *Si potes credere*. — Si vous pouvez croire... (Marc. IX. 22).

Préservation de la morsure des chiens enragés.

Cette croyance existe également de temps immémorial, et c'est ce qui explique qu'autrefois on venait de toutes les parties du grand diocèse de Quimper, et, au moins, d'une partie du diocèse de Vannes, à Saint-Tugen, implorer sa protection, ou lui rendre action de grâce. — Un vieux cantique breton, 32 couplets, est rempli de faits de préservation. Et voici un article qu'on ne lira pas sans intérêt : il a été reproduit par trois journaux du pays, en Octobre 1919.

Un chien enragé à Saint-Tugen.

Dans la journée du 13 de ce mois d'Octobre (1919), un lundi, et dans la nuit suivante, un chien enragé, venu de Guiler, a causé de grands ravages à Primelin, aux villages de Castel, Kerdugazel, Landisquenna, Kerrounou... mordant un mouton, une dizaine de chiens qu'il a fallu tuer, décapitant une oie. Le lundi matin, vers 8 heures, il allait entrer dans le cœur du village de Saint-Tugen, sans doute pour faire la visite de règle, que tout chien enragé doit faire à la fontaine du saint, quand les enfants, allant à l'école, l'ont chassé à coups de pierres. Mais le lendemain matin, encore vers 8 heures, on le trouvait couché près d'un tas de paille, dans un petit champ, à l'extrémité Sud du village. Quand on l'a aperçu, et qu'on a voulu le chasser, il pouvait choisir entre sept routes, soit pour s'éloigner du village, soit pour en sortir, une fois entré. Il choisit la plus longue, traverse le milieu du village, au petit trot, sur trois pattes, traînant l'autre, au vu de tout le monde, et passe devant la fontaine. Quelques pas plus loin, il passe tout à côté de deux porcs, d'un chien et d'un homme, les regarde, et quitte le village. — A un quart de lieue de là, il mordait encore un autre chien.

Or, voici, à ce sujet, deux choses bien remarquables.

1° C'est une croyance ancrée dans l'esprit de tous les vieillards du pays, sans exception, que tous les chiens enragés qui viennent dans la contrée, font une visite, de jour ou de nuit, à la fontaine de Saint-Tugen, pour reconnaître la puissance que Dieu lui a donnée sur eux, et pour nous apprendre, à nous, que saint Tugen protège, contre les chiens enragés, ceux qui le prient et se recommandent à lui.

2° Autre chose remarquable, qui pourrait suffire à prouver ce qui précède. Saint-Tugen est un village de 28 à 30 feux (environ 115 à 120 habitants). Eh bien, de mémoire d'homme, jamais un chien enragé n'y a mordu ni homme, ni bête, malgré le passage de tant de ces chiens. Outre cela, je pourrais citer de nombreux faits étonnants, qu'il est impossible d'expliquer sans une protection spéciale de saint Tugen.

N. B. — 1° Outre les chiens enragés et les maux de dents, saint Tugen est invoqué pour les rhumatismes aigus, et, en général, pour toute douleur violente.

2° Saint Roch est toujours représenté avec son chien ; c'est pour rappeler qu'il est invoqué, non pas contre la rage, comme quelques-uns se l'imaginent à tort, mais contre la peste, « eris in peste Patronus, vous serez le Patron contre la peste ». Le pain que le chien porte dans sa gueule, rappelle le pain que le chien portait miraculeusement au saint. (Bolland., 16 Août).

« Kantic ar Miraklou ». Épidémie de rage.

Outre le cantique de M. l'abbé Bourvon, chanté aujourd'hui au Pardon, saint Tugen avait autrefois, et tant qu'ont duré les pèlerinages, un cantique très populaire, appelé *Kantic ar Miraclou*, ou Cantique des Miracles. Il fut composé à l'époque de la Ligue, qui dura neuf ans (de 1589 à 1598), époque la plus triste de l'Histoire de Bretagne, « plus triste que la guerre de cent ans, plus triste que la Terreur... guerre de massacres inouïs et de pillage... » (Qui n'a entendu parler du fameux brigand La Fontenelle) ? — Cette guerre fut suivie d'une famine atroce !... de la peste !... et d'une épidémie de rage !... « Les horreurs furent telles, dit le chanoine Moreau, qui les a décrites, que ceux qui viendront après nous, n'en croiront rien... les prendront pour des fables... cependant nous les avons vues de nos yeux, ouïes de nos oreilles... »

« Partout sur les routes, et dans les fossés, des cadavres dévorés par les chiens et des bande de loups !... » Tous les

remèdes des médecins étaient impuissants... Le peuple du Nord et des Ardennes courut vers saint Hubert, et le peuple breton vers saint Tugen. Un pèlerin, que l'on croit Trégorrois, entendit le récit de centaines de préservations par la clef de saint Tugen, en choisit un certain nombre des plus avérés, et composa le dit cantique. Le cantique est simple, plein de foi, et respire la détresse extrême de cette époque, mais, dira peut-être quelqu'un, il n'a aucune valeur poétique. De la poésie ? Ah ! vraiment, ce n'était pas le moment d'y songer. Les Bretons se montrent ici bien supérieurs aux Israélites, assis sur le bord des fleuves de Babylone, et pleurant. *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus* (Ps. 136).

Malgré un malheur inouï, et les dangers de la route, des centaines de Bretons se lèvent... font un pèlerinage long et pénible, de jour et de nuit, à pied, un bâton à la main... et ils chantent ! Que chantent-ils ? Ils chantent la confiance en Dieu... et en saint Tugen, *qui préserve de la rage !!* J'ai lu au bas d'une pyramide, élevée en l'honneur de trente Bretons vainqueurs : « Postérité bretonne, imitez vos ancêtres » !

Bretons d'aujourd'hui, et Bretons de demain, par votre foi et votre héroïsme, soyez toujours dignes de vos pères ! Ce vieux cantique a été chanté pendant plus de deux cents ans par tous les pèlerins venant à Saint-Tugen. Il y a encore à Saint-Tugen (Penzer) en 1930, une bonne, très bonne vieille femme qui l'a souvent chanté, et qui le chante encore. Elle s'enthousiasme, elle et tous les vieux, au souvenir des pèlerins qui le chantaient.

Dans cette 7^e édition je ne reproduirai pas le cantique breton, qui a 32 couplets. Je me contenterai de traduire le 23^e couplet : « Impossible à personne de comprendre tous les miracles que Monsieur saint Tugen a faits, partout, dans le monde, en faveur de ceux qui le prient. »

Le Pardon de Saint-Tugen il y a 50 ans. (1869-1870)

Le pardon de Saint Tugen a toujours lieu le dimanche qui précède le 24 Juin. Une indulgence plénière est accordée par l'Eglise à tous les pèlerins, aux conditions ordinaires : confession, communion, prières aux intentions du Souverain Pontife. Voici, d'après les vieux habitants, ce qu'était ce pardon il y a 50 ans.

vieillards du pays, sans exception, que tous les chiens enragés qui viennent dans la contrée, font une visite, de jour ou de nuit, à la fontaine de Saint-Tugen, pour reconnaître la puissance que Dieu lui a donnée sur eux, et pour nous apprendre, à nous, que saint Tugen protège, contre les chiens enragés, ceux qui le prient et se recommandent à lui.

2° Autre chose remarquable, qui pourrait suffire à prouver ce qui précède. Saint-Tugen est un village de 28 à 30 feux (environ 115 à 120 habitants). Eh bien, de mémoire d'homme, jamais un chien enragé n'y a mordu ni homme, ni bête, malgré le passage de tant de ces chiens. Outre cela, je pourrais citer de nombreux faits étonnants, qu'il est impossible d'expliquer sans une protection spéciale de saint Tugen.

N. B. — 1° Outre les chiens enragés et les maux de dents, saint Tugen est invoqué pour les rhumatismes aigus, et, en général, pour toute douleur violente.

2° Saint Roch est toujours représenté avec son chien ; c'est pour rappeler qu'il est invoqué, non pas contre la rage, comme quelques-uns se l'imaginent à tort, mais contre la peste, « eris in peste Patronus, vos servet le Patron contre la peste ». Le pain que le chien porte dans sa gueule, rappelle le pain que le chien portait miraculeusement au saint. (Bolland., 16 Août).

« Kantic ar Miraklou ». Épidémie de rage.

Outre le cantique de M. l'abbé Bourvon, chanté aujourd'hui au Pardon, saint Tugen avait autrefois, et tant qu'ont duré les pèlerinages, un cantique très populaire, appelé *Kantic ar Miraklou*, ou Cantique des Miracles. Il fut composé à l'époque de la Ligue, qui dura neuf ans (de 1589 à 1598), époque la plus triste de l'Histoire de Bretagne, « plus triste que la guerre de cent ans, plus triste que la Terreur... guerre de massacres inouïs et de pillage... » (Qui n'a entendu parler du fameux brigand La Fontenelle) ? — Cette guerre fut suivie d'une famine atroce !... de la peste !... et d'une épidémie de rage !... « Les horreurs furent telles, dit le chanoine Moreau, qui les a décrites, que ceux qui viendront après nous, n'en croiront rien... les prendront pour des fables... cependant nous les avons vues de nos yeux, ouïes de nos oreilles... »

« Partout sur les routes, et dans les fossés, des cadavres dévorés par les chiens et des bande de loups !... » Tous les

Nord et des Bretons. Un pèlerin, que l'on croit Breton vers saint Tugen. Un pèlerin, que l'on croit Breton, entendit le récit de certaines de préservations par la clef de saint Tugen, en choisit un certain nombre des plus avérés, et composa le dit cantique. Le cantique est simple, plein de foi, et respire la détresse extrême de cette époque, mais, dira peut-être quelqu'un, il n'a aucune valeur poétique. De la poésie ? Ah ! vraiment, ce n'était pas le moment d'y songer. Les Bretons se montrent ici bien supérieurs aux Israélites, assis sur le bord des fleuves de Babylone, et pleurant. *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus* (Ps. 136).

Malgré un malheur inouï, et les dangers de la route, des centaines de Bretons se lèvent... font un pèlerinage long et pénible, de jour et de nuit, à pied, un bâton à la main... et ils chantent ! Que chantent-ils ? Ils chantent la confiance en Dieu... et en saint Tugen, *qui préserve de la rage !!* J'ai lu au bas d'une pyramide, élevée en l'honneur de trente Bretons vainqueurs : « Postérité bretonne, imitez vos ancêtres » !

Bretons d'aujourd'hui, et Bretons de demain, par votre foi et votre héroïsme, soyez toujours dignes de vos pères ! Ce vieux cantique a été chanté pendant plus de deux cents ans par tous les pèlerins venant à Saint-Tugen. Il y a encore à Saint-Tugen (Penzer) en 1930, une bonne, très bonne vieille femme qui l'a souvent chanté, et qui le chante encore. Elle s'enthousiasme, elle et tous les vieux, au souvenir des pèlerins qui le chantaient.

Dans cette 7^e édition je ne reproduirai pas le cantique breton, qui a 32 couplets. Je me contenterai de traduire le 23^e couplet : « Impossible à personne de comprendre tous les miracles que Monsieur saint Tugen a faits, partout, dans le monde, en faveur de ceux qui le prient. »

Le Pardon de Saint-Tugen il y a 50 ans. (1869-1870)

Le pardon de Saint Tugen a toujours lieu le dimanche qui précède le 24 Juin. Une indulgence plénière est accordée par l'Eglise à tous les pèlerins, aux conditions ordinaires : confession, communion, prières aux intentions du Souverain Pontife. Voici, d'après les vieux habitants, ce qu'était ce pardon il y a 50 ans.

Des centaines de pèlerins venaient encore, à cette époque, des extrémités du diocèse de Quimper, Morlaix, Carhaix, Quimperlé... et un certain nombre des diocèses voisins (Vannes et Saint-Brieuc). Ils arrivaient le vendredi soir, *tous à pied, un bâton à la main*... Ils allaient droit à l'église saluer saint Tugen. — La grande place et toutes les aires du village étaient couvertes de tentes... Sous ces tentes on leur préparait à manger... La nuit venue, toutes les granges, à Saint-Tugen et aux environs, leur étaient ouvertes... On leur fournissait la paille nécessaire... Ils dormaient là une nuit, deux nuits, car ils étaient fatigués. Le samedi matin, messe basse, confessions... Grand'messe. — Pendant la journée on les voyait faire pieusement le tour de l'église, à genoux ou le chapelet à la main... Le soir il y avait grande procession... La plupart avaient des cierges à la main. — Le dimanche matin, à 3 h., ils assistaient à la prière publique, à une messe basse, communiaient, déjeunaient, et partaient, en jetant un dernier regard sur l'église, et imploraient la protection de saint Tugen sur eux et sur leurs familles. — Le reste du dimanche, la fête était on ne peut plus solennelle... Grand'messe à 10 heures... Prédication... nombreux clergé, foule énorme.

Le soir, à 3 h., vêpres, tons solennels... Après le *Gloria Patri* de chaque psaume, sur un signe, le tambour, vieux tambour de régiment, faisait un roulement. — Aussitôt après les vêpres, procession... par le Reun, Penzer, et le Croisou... après le clergé, le tambour, puis un vétéran de haute taille portant un immense drapeau tricolore... A la tête des hommes, deux gendarmes, en grande tenue, le sabre au clair, le grand chapeau à bicornes sur la tête. (A cette époque, quand un gendarme entrait dans un village, le bicornes sur la tête, tous les enfants se sauvaient dans les maisons ; aujourd'hui, ils courent après. (Réflexion d'un vieux). — Pendant la procession, le tambour alternait avec le chant des litanies de la Sainte Vierge. De temps en temps un groupe de vétérans de la guerre de Crimée et de la guerre d'Italie, commandés par un capitaine, faisait une décharge à poudre. — A l'arrivée à l'église, les deux gendarmes se plaçaient debout dans le chœur, toujours le sabre au clair et le bicornes sur la tête. — Au moment de la Bénédiction, il y avait un grand roulement de tambour, puis les deux gendarmes abaissaient leurs sabres pour saluer et adorer le Dieu du ciel qui bénissait la foule.

J'ai vu moi-même, tout cela, dans ma jeunesse. (3)
Et quand les vieux racontent ces choses, ils sont fiers et

Saint-Tugen, 7^{ème} août 1930, p. 32.

pleins d'enthousiasme... mais, quand ils ont fini, ils poussent des soupirs, en disant : hélas ! nous ne verrons plus ces belles fêtes qui réjouissaient notre jeunesse ! C'est vrai, chers amis, vous ne verrez plus la foule des pèlerins pieux, venant de loin, le bâton à la main. Mais courage ! confiance ! Saint Tugen verra encore de beaux jours. Les pieux pèlerins sont remplacés aujourd'hui par des milliers de visiteurs. Beaucoup d'entr'eux, sans doute, viennent par simple curiosité, mais beaucoup aussi viennent par esprit de religion et font une prière : tous se retirent contents, instruits et édifiés. La Providence s'est servie d'eux pour relever cette chapelle de ses ruines. Grâce à eux saint Tugen et sa chapelle sont connus et vénérés, on pourrait dire dans toutes les parties du monde.

Vous avez partout des vitraux neufs avec grillage ; les portes brillent sous la peinture. — La joie est revenue... les réparations futures sont assurées, autant qu'on peut assurer les choses d'ici-bas : ce sont là des gages. — Donc, encore une fois, courage et confiance !

Reprenons la visite de l'Eglise.

Derrière le grand autel, au coin de l'Epître, nous apercevons une vieille et jolie statue de saint Jean l'Evangéliste, tenant dans ses mains un calice... à ses pieds un aigle tient dans son bec une corbeille : pourquoi cette corbeille ? Le voici. Saint Jean est l'apôtre qui, dans son Evangile, s'est le plus étendu sur le mystère de l'Eucharistie. Après avoir raconté le miracle des cinq pains et des deux poissons pour nourrir cinq mille hommes dans le désert (sans compter les femmes et les enfants), saint Jean ajoute que N.-S. dit à ses disciples : « Ramassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde ; et les ayant ramassés, ils remplirent douze corbeilles des morceaux qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé. » (Joann. V, 12, 13). La corbeille que porte ici l'aigle rappelle donc ce pain mystérieux, figure de l'Eucharistie.

Sur le devant de l'autel nous remarquons un œil, un triangle, un cercle, et une croix de Malte : autant de symbolismes. — Un seul œil, un seul Dieu.

Il est un œil, c'est l'œil de Dieu
Qui nous voit tous, en tout lieu.

Les trois angles égaux du triangle symbolisent les trois personnes divines égales en Dieu... Le cercle symbolise l'éternité de Dieu (où commence le cercle ? où finit-il ? Nul ne peut le dire. De même, Dieu existe éternellement.

sans commencement ni fin). — La croix nous rappelle le sacrifice de la croix... et le sacrifice de la messe qui le reproduit sur l'autel, quoique d'une manière non sanglante.

Saint Vincent Ferrier (1357-1419) a sa statue derrière le grand autel, du côté de l'Evangile. — Saint Vincent Ferrier, Dominicain espagnol, mourut à Vannes, après avoir été le prédicateur le plus extraordinaire et le plus grand thaumaturge qu'on eût jamais vu. « Je suis, disait-il, l'ange annoncé par saint Jean dans l'Apocalypse, cet ange qui doit prêcher à tous les peuples, et leur dire : Craignez Dieu, et rendez-lui tout honneur ; parce que l'heure du jugement approche... » Il avait souvent un auditoire de plus de 50.000 personnes. En 1419, à Morlaix, il avait 100.000. Il parlait une langue mi-espagnole et mi-française et était compris de tous, même des personnes qui ne savaient que le breton. Ses miracles étaient si nombreux chaque jour, que, d'après un de ses historiens, « c'était un miracle quand il ne faisait pas de miracle ». L'évêque d'Angers, dans son panégyrique, en 1919, l'a appelé « le miracle fait homme ». Son procès de canonisation porte qu'il ressuscita 40 morts.

C'est par les soins de la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne, que saint Vincent Ferrier fut canonisé en 1455 ; et c'est un cardinal breton, Alain de Coëtivy, archevêque d'Avignon, qui fut chargé, par le Pape Calliste III, de procéder à l'élévation des saintes reliques. (Vie de la Bienheureuse.)

Saint Vincent Ferrier est invoqué, surtout pour obtenir la conversion des pécheurs endurcis. Un jour, il rencontre deux infâmes pécheurs, qui, tout en se livrant au péché, se moquaient de lui : saint Vincent les change en statues de marbre... puis, touché de compassion, souffle dans la bouche des deux statues... et leur rend la vie. Les deux coupables se confessent, et leur contrition fut si grande qu'ils moururent une seconde fois aux pieds du saint. — J'ai prouvé, dans mes éditions, antérieures, qu'il ne faut pas le confondre avec saint Primel, sous prétexte qu'il porte un bâton comme lui. S. Primel s'appuie sur son bâton, parce qu'il est boiteux, S. Vincent Ferrier ne s'appuie pas sur le sien, et son bâton fit des miracles après sa mort.

La vie de S. Vincent Ferrier est la plus extraordinaire et la plus prodigieuse qu'il soit possible de lire : son corps repose à Vannes, où il est mort.

Saint Michel, appelé « Peseur des âmes ».

Lucifer était le premier et le plus beau des anges, des chérubins et des séraphins. Quand, dans son orgueil, épris

de sa beauté, il se révolta, voulant se rendre *indépendant de Dieu*, saint Michel, le premier et le plus beau après lui, se mit à la tête des anges restés fidèles, et le précipita dans l'enfer. Le dragon ou monstre qu'il terrasse de sa lance, et qu'il foule aux pieds, représente Lucifer. Voici comment saint François de Sales explique sa chute : « L'ange retirant les yeux de son entendement de la connaissance de Dieu, cet objet infiniment aimable, les abaissa sur la considération de sa beauté propre, qui était dépendante de cette beauté suprême... Il se regarda, et se regardant, il s'admirait... et se mirant, il se perdit... » (combien qui, chaque jour, en se regardant et s'admirant, se perdent !) — Saint Michel tient, d'une main, une balance avec deux plateaux. Pourquoi cette balance ? L'Eglise, dans ses offices, et spécialement, dans la prière de la recommandation de l'âme, nous représente saint Michel présentant à Dieu l'âme qui va bientôt se séparer du corps. Les mérites de l'âme sont pesés dans un plateau de la balance, et les péchés, dans l'autre plateau... et, selon le poids qui l'emporte, le sort éternel de l'âme est décidé. De là ces paroles du Bréviaire : *Constitui te Principem super omnes animas suscipiendas*. Je t'ai établi Prince sur toutes les âmes à recevoir (à leur sortie de ce monde). — De là encore cette prière bretonne :

*Autrou sant Michel, balancer an eneu,
Balansit va ene tu deou.*

Monsieur saint Michel, balanceur des âmes,
Balancez mon âme du côté droit.

A la cathédrale d'Autun (xix^e siècle), on voit dans le plateau de droite un petit enfant, emblème de l'innocence conservée ou recouvrée ; un noir démon s'est accroché au plateau de gauche, il met de gros péchés dedans, puis tire dessus pour le faire descendre.

La balance que tient saint Michel est surmontée d'une croix. Pourquoi ? Pour nous apprendre que si Notre Seigneur n'est pas le Sauveur des anges, puisque les bons anges n'ont jamais péché, c'est cependant par les mérites de sa mort sur la croix qu'ils ont vaincu et obtenu la grâce et la gloire. « Celui qui a relevé l'homme déchu, dit saint Bernard, a donné à l'ange de ne pas déchoir. » « Nul parmi les hommes, nul parmi les anges n'est saint que par le Christ », dit le Pape saint Grégoire Le Grand (S. Thomas, III, quæst, 8, a. 4).

Au sujet de saint Michel, nous pouvons encore ajouter,

avec saint Thomas, qu'à la fin du monde... « les cendres seront recueillies principalement par l'archange saint Michel, aidé des anges inférieurs qui avaient eu la garde des corps des hommes ». (Supplément, quæst. 78, a. 3.)

Autel du Rosaire. — Nous y voyons saint Dominique (1170-1221), recevant le Rosaire des mains de la Sainte Vierge, et sainte Catherine de Sienne (1347-1380), Dominicaine, le recevant des mains de l'Enfant Jésus.

Saint Dominique, par sa mère, Jeanne de Bretagne, tirait son origine des Ducs de Bretagne. — Les hérétiques Albigeois révolutionnaient tout le Midi de la France, déclarant Dieu l'auteur du mal, divinisant tous les crimes, et s'y livrant eux-mêmes sans scrupules. La Sainte Vierge apparut à saint Dominique, et lui enseigna la dévotion du Rosaire.

Saint Dominique se mit aussitôt à prêcher cette dévotion, et, par ce moyen, convertit plus de cent mille Albigeois, sans compter des milliers d'autres pécheurs. — Au bas du tableau on voit un chien portant dans sa gueule une torche avec laquelle il met le feu au monde ; c'est pour rappeler que la mère de saint Dominique, avant de donner naissance à son fils, eut cette vision, symbole qui indiquait que ce fils mettrait un jour le feu par toute la terre, en aboyant contre le vice.

Sainte Catherine de Sienne naquit d'une famille très chrétienne, qui eut 25 enfants. Comme elle était très belle, ses parents voulurent la marier ; mais elle, dès l'âge de sept ans, avait coupé ses beaux cheveux noirs, et fait vœu de chasteté perpétuelle. A 20 ans, elle se mit à vivre uniquement de pain et d'eau, et d'herbes crues. Plus tard, elle en vint à ne prendre aucune nourriture que la Sainte Eucharistie pendant tout le Carême et le temps pascal. On la voit ici couronnée d'épines, pour rappeler qu'elle reçut sur son corps tous les stigmates de la Passion... Par ses démarches et ses prières, elle obtint le retour de la papauté à Rome, en 1377. — Elle mourut dans un transport d'amour divin, son cœur ayant éclaté de part en part, par la violence de cet amour (Ribet II, p. 425... et 555).

Au bas du tableau, on voit imprimés ces mots : « Marie Priol, de Kerlaouen, 1846 ». C'est le nom de la donatrice. Mais l'autel lui-même, ses grandes colonnes torsées, polychromées, sa petite Exposition avec ses colonnes, également sculptées et polychromées, datent du XVII^e siècle.

Saint Corentin. — A l'angle Nord-Est de la chapelle, on voit une vénérable statue d'évêque avec crosse et mitre,

c'est une statue de S. Corentin. Il n'était pas possible que, dans une chapelle si vénérable et si célèbre, bâtie par les maçons et les notables du pays, on oubliât le Patron vénéré du Diocèse.

Saint Corentin, né dans la Cornouaille de Bretagne, s'était retiré dans la solitude, au milieu d'une grande forêt, au lieu appelé aujourd'hui Plomodiern. Le roi Gradlon, étant, un jour, venu chasser par là, rencontra le saint solitaire, et lui demanda s'il ne pourrait pas lui procurer quelques vivres, pour lui et sa suite. Saint Corentin alla à sa fontaine, où il avait un poisson, le prit, le multiplia tellement, comme avait fait un jour N. S. au désert, le multiplia tellement qu'il rassasia la faim de Gradlon et de ses compagnons. Quelque temps après, le roi Gradlon le choisit pour être évêque de Quimper, lui donna pour évêché son palais de Quimper, pour se retirer lui-même dans la ville d'Is.

D'après les Bollandistes S. Corentin aurait assisté au concile d'Angers de 453, et serait mort en 460. (Ces dates ne permettent pas de croire que S. Corentin ait été sacré par S. Martin, mort en 397, ou en 402, date extrême.)

L'autel de Sainte-Barbe.

La boiserie est du XVII^e siècle, mais la statue est bien plus ancienne. La statue tient dans la main droite une tour, percée de trois fenêtres, en souvenir de la tour où la Sainte fut enfermée par son père, et dans laquelle elle fit percer une troisième fenêtre en l'honneur de la Très Sainte Trinité.

Sainte Barbe est une Vierge, martyre, de Nicomédie (Asie Mineure). Elle était d'une merveilleuse beauté. Son père, Dioscore, idolâtre, la fait enfermer dans une tour de forteresse... l'y fait instruire... puis veut la marier... elle refuse. Son père, furieux, l'accable de coups, la traîne par les cheveux... on lui brûle les côtes avec des lames de fer rougies au feu... on lui arrache les mamelles... etc. Finalement, c'est son père qui se fait son bourreau, et qui lui tranche la tête, le 4 Décembre 235. Tout à coup, dans un ciel sans nuage, la foudre éclate sur la tête du père coupable et réduit son corps en cendres. — C'est pourquoi on invoque sainte Barbe contre la foudre et la mort subite. Les artilleurs l'ont prise pour Patronne, et aussi les couvreurs, mineurs, charpentiers, maçons, parce qu'ils sont exposés, par leur métier, à la mort subite.

Le catafalque. — Ce catafalque n'a sans doute pas son pareil au monde. Il se compose de quatre parties mobiles, et a, à peu près, la forme d'un cercueil. Il s'ouvre pour recevoir le cercueil, et, après la cérémonie, se ferme comme lui. Ce catafalque porte l'inscription suivante, qui est une leçon pour tous :

*Qui speculum cernis,
Cur non mortalia spernis.
Tali mamque domo
Clauditur omnis homo.*

Toi qui vois ce miroir,
Pourquoi ne méprises-tu pas les choses temporelles ?
Car c'est dans une telle demeure
Qu'est enfermé tout mortel.

Le catafalque est dit de 1642 ; mais les parties mobiles qui sont au-dessus, et les deux petites statues en bois d'Adam et d'Eve qui sont aux extrémités, sont plus vieilles.

Adam et Ève.

Pourquoi ces deux statues d'Adam et d'Eve aux extrémités du catafalque ? Pour rappeler qu'ils sont la cause de la mort de celui dont le corps est là. — *Pourquoi ont-ils les bras en croix ?* Dieu révéla à Adam le mystère de la rédemption du genre humain par la croix. Voici ce que dit à ce sujet le savant père Tesnière (Somme de la prédication II, p. 46) : « Presque tous les monuments antiques rendus à la lumière depuis le XIX^e siècle, en Orient et en Occident, sont marqués du signe de la croix... On vénérât partout la croix trois ou quatre mille ans avant Jésus-Christ. Le premier poète chrétien, Prudence, au IV^e siècle, disait : « La croix du Christ, que vous appelez une nouveauté, elle date de la naissance du monde. A peine créé, l'homme en traça le signe. Il en fit l'alpha et l'oméga de l'alphabet primitif. On y voyait la prophétie de la croix du Calvaire. Juges, rois, prophètes, n'ont cessé dans la paix, dans la guerre, dans les cérémonies du culte, de reproduire l'image de la croix. L'antiquité a été enivrée de la croix, *crucem vetusta combiberunt secula*. Le poète païen, lui-même, Lucain (39-65 avant J.-C.) dit : « Le Créateur nous a tout révélé dans une seule parole au jour de notre création. *Dixitque semel nascentibus Auctor quidquid scire licet* (La Pharsale). » — Les deux broches

qui transperçaient l'agneau pascal, figure de N. S., étaient en forme de croix. « Jamais personne n'a pu être sauvé, dit saint Thomas, sans la foi à la passion de Jésus-Christ : il fallait donc que les hommes eussent, à toutes les époques, quelque chose qui leur représentât la passion de N. S. » (III, q. 73, a. 5). Chose frappante : étendez les bras, vous trouvez en vous la forme de la croix, et, de plus, vous remarquez que l'âme est comme crucifiée dans le corps. Le théologien qui a guidé la main de l'ouvrier représentant Adam et Eve les bras en croix, savait tout ce que nous venons de dire... il a voulu le symboliser. — Eve a la pomme sous le pied gauche ; elle a les reins ceints, et, aux jours de sépulture, on lui met deux cierges allumés dans les mains (les mains sont disposées pour les recevoir). — Pourquoi ? Pour rappeler ces paroles de l'Evangile : « Ayez les reins ceints (ce qui signifie la chasteté), et des lampes allumées dans vos mains » pour paraître au tribunal de Dieu (Luc XII, 35).

Allusion aux vierges folles, qui avaient bien des lampes dans leurs mains, mais sans huile, c'est-à-dire sans la charité et les bonnes œuvres ; c'est pourquoi elles trouvèrent la porte du ciel fermée... *Nescio vos*, je ne vous connais point, leur fut-il répondu (Math. XXV, 1 à 13).

Eve est revêtue de la *chlamyde*, manteau court et léger, agrafé à l'épaule droite et destiné à cacher la nudité... Didon et Proserpine portaient la *chlamyde* : bel exemple pour certaines grandes dames d'aujourd'hui.

Revenons à Adam. Adam a le côté droit plein, mais le côté gauche est évidé... pour rappeler la formation d'Eve... d'une côte, et, aussi d'une partie de la chair, que Dieu prit en même temps (Bossuet : Elévations sur les mystères, 5^e semaine, 2^e élévation). — Après leur péché, ils eurent honte, et pour cacher leur honte, ils se couvrirent le corps de feuilles de figuier... Mais le bon Dieu ne se contenta pas de cela, il les revêtit d'un habit fait de peaux de bêtes, habit rude comme un cilice... pour leur donner à entendre qu'ils devaient faire pénitence. (Ces deux choses sont marquées en relief sur le corps d'Adam, de la manière la plus ingénieuse et la plus pudique). — Adam comprit... et fit pénitence pendant 930 ans (Gen. III, 7, 21 et V, 5). Et la tradition ajoute que, sur la fin de sa vie, il avait, sur les joues, comme deux sillons creusés par les larmes.

Adam et Ève (suite).

1° Au paradis terrestre, Dieu apparaissait à nos premiers parents sous une forme sensible, « sous forme humaine », dit S. Thomas, conversait avec eux comme un ami avec ses amis. Les anges aussi conversaient avec eux, sous telle forme que Dieu permettait. Le démon, sous la forme d'un serpent, tenta Ève et la trompa par l'appât du fruit défendu, en lui disant : « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal » ! (Gen. III, 5). — Dans certaines gravures, on représente le serpent avec une figure humaine, c'est à tort. Le serpent n'avait pas cette figure et ne comprenait pas ce que le démon disait par lui.

2° Le péché d'Adam et d'Ève.

Ève pécha par curiosité et sensualité, mais surtout par orgueil, « voulant ressembler à Dieu, malgré la volonté divine ». Adam, lui aussi, pécha par orgueil, « voulant ressembler à Dieu par ses propres forces. » « Ressembler à Dieu, c'est-à-dire se rendre indépendant de lui, acquérir la science du bien et du mal, et obtenir la béatitude, par leur propre nature. » Tous deux désobéirent, malgré la menace de mort. Ève fut plus coupable en ce qu'elle porta son mari au péché, péchant contre Dieu et contre son prochain. La punition, par suite, fut plus grande. (Saint Thomas 2^a, 2^æ, CLXIII, 2 et 4).

3° « La femme n'a pas été tirée de la tête de l'homme, parce qu'elle ne doit pas dominer sur l'homme ; elle n'a pas été non plus, tirée de ses pieds, parce qu'elle ne doit pas être soumise comme une esclave ; elle a été tirée d'une côte, pour montrer qu'entre l'homme et la femme devait régner une société véritable, *socialis conjunctio*. » (S. Thomas, I, quæst. 92, a, 3).

4° Pourquoi Dieu a-t-il créé la femme ?

Saint Thomas répond : « La femme a dû nécessairement être créée « afin que l'homme eût un aide », selon cette parole de la Genèse : « Faisons-lui un aide semblable à lui » (Gen. II, 18.) « Un aide » pour la propagation de la race... et les nécessités de la vie domestique », ajoute S. Thomas, au même endroit.

Mission de la femme. — Tertullien trace ainsi la mission de la femme : « La femme, dit-il, a reçu du ciel la mission d'assurer la prospérité des familles, de procurer l'édifica-

tion des fidèles, et d'améliorer la société. » — « La femme sainte et pleine de pudeur est une grâce qui passe toute grâce », dit la Sainte Ecriture (Eccli. XXVI, 19). « La femme se sauvera, dit S. Paul, pourvu qu'elle ait soin d'élever ses enfants dans la foi, la charité et la sainteté ». (Tim. II, 15.)

Aux femmes touristes et autres.

Pourquoi mettez-vous à nu toutes les cuisses de vos petites filles ? Vos petites filles ne sont pas des poupées. Elles ont déjà, par le baptême, le sens inné de la modestie... et vous l'étouffez. — Vous faites cela par vanité... et vos maris, qui devraient l'empêcher, l'acceptent... pour ne pas vous déplaire... Tout comme au paradis terrestre... la femme première et principale coupable ! — Ce que je dis pour les petites filles s'applique aussi aux petits garçons sans culotte aucune. — J'ai dû, plusieurs fois, tourner le dos, de dégoût ! — Ces enfants sont innocents, direz-vous peut-être. Raison de plus de protéger leur corps par des habillements convenables, modestes, comme vous ne manquerez pas de protéger de belles fleurs contre des vents flétrissants. Le monde est corrompu, et le démon ne dort jamais, *Mundus totus in maligno positus est*. (I. Joan, 19.)

La femme aux cheveux coupés.

Ecoutez ce que vous dit l'apôtre saint Paul : « Il est honteux à une femme d'avoir les cheveux coupés, ou d'être rasée... » et un peu plus loin il ajoute : « De même qu'il est honteux à un homme de laisser toujours croître ses cheveux, de même, au contraire, il est honorable à une femme de les laisser toujours croître, parce qu'ils lui ont été donnés comme un voile qui doit la couvrir. » (I. Cor. XI, 6, 14, 15.)

La chaire et son symbolisme.

La chaire est un beau travail, en bois de chêne, style Louis XIV. Au-dessus, on voit un ange sonnant de la trompette. Cette trompette évoque :

1° Ces paroles de Dieu au prophète Isaïe : « Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette, annoncez à mon peuple les crimes qu'il a faits... » (Ch. 58, 1.)

2° Elle rappelle le commandement de N. S. à ses Apôtres, le jour de son ascension : « Allez par le monde entier, pré-

chez l'évangile à toute créature » (Marc XVI, 15 Math. XXVIII).

3° Mais surtout elle annonce la trompette qui retentira par toute la terre pour appeler tous les hommes au Jugement dernier. « La résurrection générale, dit saint Paul, se fera en un moment, en un clin d'œil, *au son de la dernière trompette*, car la trompette sonnera, faisant sortir tous les morts de leurs tombeaux » (I. Corinth. XV).

La science est d'accord avec les livres saints pour affirmer que, de même que ce monde a eu un commencement, de même il aura une fin : *Cælum et terra transibunt*, le ciel et la terre passeront » (Marc XIII, 31, Math. XXIV, 35). Ils sont encore d'accord pour enseigner qu'ils périront par le feu. (S. Pierre, II^e épître, III ; l'abbé Moigno, page 353.)

L'ange qui sonne de la trompette porte, en sa main gauche, une palme, symbole de la victoire que les élus ont remportée sur leurs passions, le monde et les démons : « Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie » (Apoc. II, 10).

(Outre la chaire à prêcher, la chapelle possède un beau confessionnal, style Louis XV, un magnifique tabernacle à oiseaux et grappes de raisin, un vieux cuirassé et une frégate, un tabouret artistique pour célébrant, six chandeliers noirs sculptés. Saint Corentin avait son autel auprès de sa statue et de la belle crédence que l'on voit à l'angle Nord-Est. Cet autel disparut tôt après la grande Révolution, ainsi que 4 confessionnaux sur 5, pour être transportés ailleurs. L'autel qu'on y voit aujourd'hui est un autel qui servait à l'abbé Thalamot, vieux prêtre, qui mourut à Larvily (Esquibien), vers l'année de 1872.

Reprenons la description.

La chaire est de 1766 : en face est une grande croix, souvenir, sans doute, de quelques missions. Il est certain qu'autrefois des missions ont été données à Saint-Tugen, puisqu'il y avait même un prédicateur spécial pour le Carême. Nous savons, en particulier, qu'une mission y fut donnée par le P. Maunoir, au commencement de Mai 1643. (Sa vie, I. p. 187.)

Les fonts baptismaux.

Les fonts baptismaux sont entourés d'un grillage en bois, aux balustres tournés : quatre sacrements y sont représentés, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. A l'extérieur, à gau-

che, le tableau représente un prêtre en surplis, étole et barrette, présidant un mariage d'un seigneur de Lézurec. Le seigneur et l'homme qui l'accompagne portent le costume du temps de Louis XIV, tandis que la dame et les deux femmes, qui sont à ses côtés, sont costumées comme les paysannes de l'époque. (L'inscription est de 1705.) — A l'extérieur, encore, le second tableau représente un prêtre en chape, baptisant un enfant, qui est tenu sur les fonts par un seigneur, et un châtelaine portant coiffe, robe à paniers et traîne. La commère se tient derrière, avec un pot à eau et un essuie-mains. Elle est couverte d'un manteau court ou capuchon. (Même date d'inscription, 1705.)

A l'intérieur de la petite chapelle, sur le lambris en planches formant voûte, sont peints trois tableaux : 1° le baptême de N. S. par saint Jean-Baptiste ; 2° un prêtre, dans un confessionnal, confesse un seigneur ; 3° un évêque, accompagné de deux prêtres, donne la confirmation à une femme. La base de la pierre baptismale est du style Mérovingien (v^e, vi^e siècle).

Cheminée, mur, auvent.

Aux fonts baptismaux, on voit, de plus : une cheminée, deux chenets énormes en pierre très dure, un auvent en pierre et un mur. — Expliquons cela.

Le 12 Décembre 1754, un arrêt du Parlement de Bretagne interdit d'enterrer désormais dans les églises. Jusque là on le faisait dans toute la Bretagne, et même ailleurs, puisque le chanoine Mallet dit « qu'à partir du xii^e siècle, on prend l'habitude d'inhumer dans les églises les personnalités de quelque importance » (Cours d'Archéologie religieuse, p. 266). On enterrait donc dans l'église de Saint-Tugen, dans toutes les églises du pays, même dans la petite église d'Audierne, et les familles y tenaient. Dans la chapelle des Capucins, à Audierne, fondée par la famille du Ménez, il y avait, comme à Saint-Tugen, une cheminée et un auvent : des personnes de la ville demandaient à y être enterrées. Or, voici comment les choses se passaient : la veillée se faisait à l'église, le corps du défunt reposant sous l'auvent (ou en tout cas aux fonts baptismaux) et, pendant l'hiver, on faisait du feu (autrefois l'hiver était rigoureux). — Mais pourquoi portait-on le corps du défunt aux fonts baptismaux ? Ah ! c'est qu'il y avait là un enseignement éloquent et sévère

qu'on voulait donner à tous : « C'est là que vous avez été baptisé... c'est là qu'aux jours de votre première et seconde communion, vous avez fait le serment solennel d'observer les commandements de Dieu et de l'Eglise : Eh bien, rappelez-vous : au jour de votre mort, on vous portera encore à ces mêmes fonts baptismaux pour être jugé sur votre serment ! » Quelle prédication !

Les visiteurs regrettent qu'on ait élevé un mur pour fermer l'entrée sous l'auvent ; c'est peut-être regrettable ; mais, après l'interdiction d'inhumer dans les églises, cet auvent n'avait plus sa raison d'être. Du reste, le mur est du XVIII^e siècle. Que la cheminée et l'auvent ne fassent pas rêver à une cuve : les liturgistes nous apprennent que le baptême par immersion, rare déjà au XIII^e siècle, ne dépassa pas cette époque.

Plaçons ici une réponse à deux questions.

1^{re} question. Pourquoi nos pères tenaient-ils tant à être enterrés dans les églises ? Voici la réponse de saint Thomas : « Le mourant qui fait déposer son corps dans un lieu saint, se met sous la protection d'un saint, qui, nous devons le croire, l'aide de ses prières ; il recommande aussi son âme aux desservants du lieu saint, qui intercèdent avec plus de ferveur, et d'une manière particulière, pour ceux dont ils gardent les tombeaux ». (S. Thomas, Suppl. quest. 73, a. 11.) Ce sont là sans doute les pensées qu'avaient nos ancêtres, et les motifs qui les guidaient.

2^e Question. Pourquoi la voûte en bois de l'église de Saint-Tugen, comme celle de beaucoup d'autres églises, a-t-elle la forme d'une arche ou bateau ? — Pour rappeler l'arche de Noé, dans laquelle seuls ceux qui y entrèrent furent sauvés. Cette arche figurait l'Eglise, « hors de laquelle, également, il n'y a pas de salut ». — Voici un rapprochement bien remarquable. L'autel en bois, sur lequel saint Pierre et tous les papes, pendant les trois premiers siècles, disaient la messe, et sur lequel, aujourd'hui encore, les papes seuls peuvent dire la messe, cet autel, dis-je, est en bois creux, et en forme d'arche, *altare ligneum et arcæ similitudinem concavum* (Dédicace de l'Eglise de Saint-Sauveur, à Rome).

On pourrait encore faire cet autre rapprochement. « Les anciens Justes voulaient être enterrés dans la terre promise, où il savaient que devait naître et mourir Jésus-Christ, dont la résurrection est la cause de la nôtre. (S. Thomas, suppl. 9. 73, a. 11.) — Les Patriarches Jacob et Joseph,

mourant sur la terre d'Egypte, exigent de leurs enfants le serment de transporter un jour leur corps dans la terre promise (Gen. chap. 47 et 50). De même, nos pères voulaient être enterrés dans l'arche sainte de l'église, pour témoigner qu'ils mouraient dans la foi de cette église, et dans l'espérance de ressusciter un jour pour la vraie terre promise dont l'autre n'était que la figure.

Avant de clore ce beau sujet de l'Eglise, plaçons ici :

Un développement intéressant et instructif.

Le Protestantisme.

Les premières églises bâties à Rome sous les empereurs persécuteurs avaient « la forme d'un navire, oblongues, et tournées vers l'Orient » (chanoine Mallet, p. 85). Pourquoi ? Les païens idolâtres priaient, tournés vers le soleil levant qu'ils adoraient ; les Juifs, pour protester contre l'idolâtrie, priaient, tournés vers l'Occident (S. Thomas, Ia, II^e q. c. 11, a. 4). Les églises chrétiennes sont tournées vers l'Orient, parce que le soleil figure N. S. *Ego sum lux mundi*, Je suis la lumière du monde (Joann. VIII, 12).

L'Eglise catholique est comparée à un navire, jeté par Dieu sur les flots orageux du monde. L'abside figure la proue... la partie occidentale la poupe... le corps du bâtiment, la nef (de *navis*, navire)... et la carène renversée (comme à Saint-Tugen) la toiture. Tout navire est commandé par un capitaine ou pilote. Le pilote de l'Eglise, c'est Pierre... et ses successeurs. Nos frères séparés, depuis 400 ans, les Protestants, n'ont pas de chef. Aussi sont-ils divisés en une infinité de sectes, chacun pensant et vivant à sa guise, d'après leur principe même, « le libre examen ». Leurs ministres sont dépourvus de tout pouvoir divin. Luther, Henri VIII, Calvin, n'ont pas été envoyés de Dieu ; vous le savez bien. Quels miracles ont-ils faits ? Aucun.

Vous n'avez ni messe, ni sacrifice, ni autel. A la cène vous mangez du pain et buvez du vin, mais Notre Seigneur n'est pas en ce pain, ni en ce vin ; Il ne réside point dans vos temples. Selon l'expression d'un savant protestant Suédois, qui a passé ici, « vos temples, nus, ressemblent à des tombeaux ! » Mes chers amis, c'est de cœur que je vous appelle ainsi, revenez donc à la religion de vos grands-pères. d'il y a 400 ans. C'est le vœu que tous les catholiques, vos

amis, adressent chaque jour, au Ciel, pour vous. « *Sint unum sicut et nos*, qu'ils soient un comme nous ! » C'est la prière que Notre Seigneur adressa, à plusieurs reprises, à son Père pour ses disciples, à la cène, la veille de sa mort (Joann. XVII).

Soit dit *sans comparaison* : le peuple Juif (15 millions 1/2).

Le peuple juif, si grand autrefois par ses patriarches... par Moïse, David, Salomon, ses prophètes... si favorisé de Dieu par toutes sortes de miracles pendant 1600 ans... Ce peuple, depuis la destruction du Temple de Jérusalem par l'armée de Titus, le 10 Août 70, n'a plus, lui non plus, ni chef, ni sacerdoce, ni sacrifice, ni autel. Pourquoi cela ? Dieu lui avait promis un Sauveur. Depuis des siècles, ses prophètes lui avaient marqué les signes auxquels il le reconnaîtrait ; et, quand il est venu, ce peuple ingrat, bien loin de le reconnaître, l'a crucifié ! — Depuis 19 siècles, ce Sauveur est adoré par toute la terre, tandis que le peuple juif, depuis lors, est dispersé parmi toutes les nations, témoin vivant de la véracité des Saintes Ecritures. Tous les samedis, depuis lors, les Juifs vont gémir et pleurer contre les murs de Jérusalem, soupirant après un Messie conquérant devant les délivrer de l'opprobre et leur donner l'empire du monde ! (Bossuet, Hist. universelle, II partie, chap. 22.)

Quel châtiment et quel aveuglement ! Ils ont un voile sur les yeux, et ils l'auront jusqu'au temps marqué par l'apôtre saint Paul dans son Epître aux Romains, chap. XI, versets 25-26. « Jusqu'à cette heure, dit-il encore, lorsqu'on leur lit Moïse, ils ont un voile sur le cœur » (II Cor. III, 15).

Symbolismes.

Plusieurs peut-être seront étonnés de trouver tant de symbolismes dans l'église de Saint-Tugen (et cependant j'en ai omis un bon nombre, pour ne pas paraître trop long ou exagéré...), mais toute la religion est pleine de figures symboliques : les sacrifices d'Abel, d'Abraham, de Melchisédech... Toute l'histoire du peuple juif (I Cor. X, 11), les sacrifices du Temple de Jérusalem, les vêtements des Pontifes... la matière des sacrements et les cérémonies qui les accompagnent... les cierges et les rites de la sainte Messe, etc., etc... Malheureusement ces symbolismes sont peu connus.

Autrefois, en Bretagne, ce n'est pas en des palais scolaires que se tenaient les écoles, mais dans les églises et les chapelles ; c'est là, devant les vitraux peints, images et figures symboliques ou allégoriques, que la religion s'enseignait. Cette tradition se perpétue encore aujourd'hui dans les Missions données dans les paroisses : un prêtre est choisi spécialement pour expliquer devant la foule des fidèles les tableaux symboliques composés par le Vénérable Michel Le Nobletz, le grand apôtre de la Basse-Bretagne, au XVII^e siècle.

La Prison.

Au bas de la tour, il y a une chambre avec serrure, qu'on appelle « La Prison ». Les jours de Pardon, les gendarmes sont toujours à Saint-Tugen, visibles ou invisibles. Autrefois, si quelqu'un venait à causer quelque désordre, il était aussitôt enfermé dans cette chambre, après avoir été dépouillé de tout ce qui pouvait lui nuire : il y passait la nuit. Il y a, à ce sujet, certains contes fantaisistes, fabriqués par des étrangers au pays ; mais les vieux habitants déclarent que cette chambre n'a jamais eu d'autre destination que celle-là.

La partie Nord de l'église.

1° Tout porte à croire que cette partie Nord et l'angle Nord-Est ont été élevés sur des fondements qui existaient déjà, et que c'est là qu'était la chapelle primitive. Le mur extérieur du Nord porte, à deux reprises, la date de 1611.

2° Toutes les fenêtres du Nord et du Nord-Est sont du style ogival flamboyant.

Sainte-Barbe.

Un autel gallique, druidique.

Etant donné le site merveilleux du village, près d'une magnifique fontaine et d'un petit ruisseau... à l'abri des mauvais vents... près de la mer, d'un côté, et de la route qui traverse tout le pays, de l'autre, je m'étais plusieurs fois demandé s'il n'y avait pas eu là, autrefois, un temple païen.

Or un premier architecte m'a confirmé dans cette pensée, et m'a dit : « Cet autel en pierre, supporté sur colonnettes losangées, est gallique et druidique. (1) Depuis, tous les architectes qui ont passé l'ont reconnu comme lui. Ce qui suit donne la démonstration. La colonne à laquelle il est adossé, ainsi que les deux autres colonnes, sont grecques ioniques, de l'époque de la décadence. Remarquez, en effet, cette sèche ligne droite, au lieu de la courbe élégante qui réunissait les volutes d'Ionie : les Romains ont déformé les Ordres ionique et dorique (chanoine Mallet, p. 24). — Les premiers Papes purgeaient les temples païens des statues païennes, mais ils tenaient à conserver ces temples que le peuple aimait : saint Corentin et ses successeurs ont fait de même ici.

Du reste, il est certain que les artistes du xvr^e siècle, qui ont tout construit en beauté, n'auraient pas voulu construire, ni cet autel fruste, ni ces colonnes grecques de la décadence, et surtout ils ne les auraient pas construits à mi-distance entre le chevet et la porte occidentale, bouchée depuis, mais ils ont voulu les conserver pour montrer leur antiquité ; et comme il ne convenait pas de conserver le dolmen pour le sacrifice de la messe, ils l'ont remplacé par la pierre actuelle, de 2 m. 33 sur 0 m. 78, qui s'adapte mal, du reste, aux colonnettes, l'une d'elles étant de trois centimètres et demi plus basse que l'autre, ce qui ne s'explique que pour un dolmen. — La clef de voûte, à volutes courbes, élégantes, a été faite quand les fenêtres du Nord et Nord-Est ont été transformées, la porte occidentale bouchée et la porte du Nord ouverte. (Je dis « la porte occidentale bouchée ». Le mur a été reconstruit il y a 300 ans, mais on a maintenu la porte d'entrée au temple druidique. (Quel respect pour l'antiquité !)

L'église de Saint-Tugen, comme la Renaissance, ne se refuse à aucun style, elle en a d'autres dont je ne parle pas. — Près de la fontaine, il y avait sans doute une naïade, déesse des fontaines et des ruisseaux chez les Romains : elle a été remplacée, depuis des siècles, par une statue de saint Tugen avec sa clef. — Au-dessus de l'autel, il y avait, sans doute aussi, une statue païenne. En effet, pour pouvoir placer la statue de sainte Barbe où elle est, et la belle boiserie qui l'entoure, il a fallu couper une pierre qui s'avanc-

(1) Le druidisme est venu de la Grande-Bretagne. La Gaule entière était conquise par les Romains, 60 ans avant J.-C. — Ne nous étonnons pas de voir ici des colonnettes losangées : il y a 3.600 ans les païens idolâtres avaient des autels en pierres taillées, polies ; et plus elles étaient polies, et plus elles passaient pour sacrées (Exode, XX, 25), et saint Thomas I^{er} II^e q. 102 a. 7).

étendue plus grande que la paroisse. De laquelle trêve dépendent quatre manoirs et quinze villages, savoir : les manoirs de Saint-Tugen (la salle), Lézurec, Kérouil, Keroznou ; les villages du bourg de Saint-Tugen, Kerlaouen - Huellaff, Kerlazen, Kerreuc'hén, Kerhas - Izellaff, Kerhas - Huelloff, Kerhas-Bis, Kervran, Kerscoulet, Kerazaouen (1), Kerloa, Loaval, Croastinis, Pennzer, Kercoetta (2).

« En la trêve, il y a 104 ménages et davantage, et plus de 400 personnes communiant tous les ans, auxquels on est en possession d'administrer tous autres sacrements, et y ont tombes, droit d'enfeu et de sépulture en la trêve de l'église de Saint-Tugen, en laquelle il y a eu de tout temps, fonts baptismal, clocher, prône et procession dominicale à la grand'messe, et aussi les jours de Pardon et fêtes solennelles en la dite église. » — Les Tréviens déclarent que « la dite église est grande et spacieuse, en laquelle il y a neufs autels, auxquels se célèbre journellement la messe... Qu'il y a 10 grandes fenêtres vitrées... cinq confessionnaux... 2 croix d'argent pesant plus de 45 marcs (plus de onze kilos), 2 cloches de fonte pesant plus de 10.000 livres, un clocher fort élevé, un dôme couvert de plomb, avec 6 et 7 calices d'or et d'argent, et plusieurs beaux ornements... » Ils déclarent, en outre, « qu'ils n'ont jamais eu d'autres pasteurs de leur église tresviale que ceux qui ont eu la charge d'administrer... et qu'on ne peut assimiler leur église à une simple chapelle, sans nuire aux droits les plus légitimes et les plus sacrés... »

Saint-Tugen avait tous les privilèges d'une paroisse, mais dépendait de Primelin au point de vue hiérarchique et spirituel. Il avait son « général », c'est-à-dire son assemblée cultuelle, qui était en même temps véritable assemblée municipale ; il avait son école et son hôpital.

Le 8 Mars 1792, l'instituteur Louarn écrivait au district de Pont-Croix pour demander l'autorisation de chanter les vêpres aux 15 vieillards de cet hôpital. Tous les prêtres avaient été obligés de fuir ou de se cacher, sous peine de mort.

Importance des biens et des rentes de l'église de Saint-Tugen.

Prenons, au hasard, les recettes et les dépenses de l'année 1738-1739 (du 1^{er} Mai au 1^{er} Mai). La reddition des comptes

(1) Le village a disparu, mais le nom reste, entre Kerscoulet et Kerlazen : Parou Kersaouen.

(2) Village également disparu, entre Le Poullain et Croistinis. Aujourd'hui on dit : Kerscoetta.

a été faite chaque année, soit à l'Evêque lui-même soit à son vicaire général et official. Les recettes s'élevèrent à 2.662 livres 1 sol 1 denier, et les dépenses à 420 livres 13 sols 9 deniers. Parmi les recettes nous voyons : « Reçu en offrandes, le jour du Pardon, la somme de 300 livres 7 sols, après avoir donné son tiers au sieur Recteur (soit en tout 400 livres 9 sols). Rentes en argent : 91 livres. Rentes en froment : 30 boisseaux et demi, vendus 198 livres 5 sols (à raison de 6 livres 10 sols le boisseau). (Le boisseau était de 13 livres.) Rentes de seigle : 15 boisseaux, vendus 63 livres 15 sols. Rentes en orge : 5 boisseaux et demi, vendus 16 livres 10 sols.

Signé : THEPAULT DU BREIGNOU, *Vic. général,*
official pendant la vacance du siège.

Nota. — Les recettes (1.750 livres en 1656 ; 2.163 en 1666, etc...) servaient à payer les dépenses diverses et les fondations de messes, et ces fondations provenaient de toutes les paroisses à 5, 6 et 7 lieues à la ronde. — Les troubles et l'impiété de la grande Révolution n'interrompirent pas le concours du peuple et sa dévotion à saint Tugen. Nous voyons, en effet, par la reddition de comptes faite le 1^{er} Avril 1792, que les offrandes, le jour du Pardon, ont monté à plus de 414 livres. Pour les années suivantes, les feuilles de reddition de comptes manquent. Nous voyons encore, toutefois, que le jour du Pardon, en 1804, les offrandes sont de 217 francs, et en 1806, de 450 francs. Le gouvernement révolutionnaire avait confisqué toutes les fondations pieuses, comme il devait le faire encore, hélas ! en 1905.

Historique de la chapelle de Saint-Tugen.

Nous avons plusieurs choses à dire à ce sujet, et nous pensons que ce que nous en dirons intéressera.

Nous avons déjà dit qu'en 1626, les Tréviens produisent un acte de 1418 prouvant qu'avant la construction de l'église actuelle, et sur le même emplacement, il y eut, de temps immémorial, une chapelle en l'honneur de saint Tugen.

En 1604, au prône de la grand'messe à Saint-Tugen, « le corps politique assemblé accepte la donation de « la Grande Maison » (an Ty bras), faite par Alain du Ménez, seigneur

de Lézurec, à l'église tréviale de Saint-Tugen » (Archives paroissiales).

En 1652, construction de la balustrade devant l'autel du Rosaire (Henri Gallic, Fabr.).

+ En 1659, construction du tabernacle du grand autel et baldaquin (300 livres).

En 1663, une grande cloche nouvelle, charroyée d'Audierne (240 livres)... une porte en chêne (26 livres) (Anquer, F.).

1669 En 1706, peinture des panneaux des fonts baptismaux, confection de l'armoire des bannières.

En 1720, construction de la sacristie. Il fut payé aux maçons 148 livres 13 sols pour 148 journées, aux couvreurs 40 livres 12 sols pour 58 journées (Arch. par.).

En 1757, construction du chœur et de la balustrade du maître-autel, 228 livres. Pavage du chœur et du reste de l'église, 283 livres. Les années précédentes, on avait retiré toutes les reliques qui furent déposées sous un édicule au cimetière. En 1889, l'édicule fut démoli, mais depuis environ 50 ans déjà, on en avait retiré toutes les reliques, qui avaient été enterrées après une grande cérémonie funèbre.

En 1658, 5 Juillet, ordre du Parlement de Bretagne obligeant les Tréviens à payer la dîme à la 30^e gerbe, dont les deux tiers au Prieur de l'Île Tristan, et le tiers au Recteur.

En 1649, le 24 Août, la confrérie du Rosaire fut établie en l'église de Saint-Tugen par le Révérend Père Binet, docteur en Théologie, et Prieur du Couvent de Saint-Dominique de Quimperlé, Monseigneur René du Louët étant évêque de Quimper (Arch. paroissiales).

En 1658, Mgr du Louët vint à Saint-Tugen baptiser René du Ménez, fils de Yves du Ménez, seigneur du Lézurec, et de dame Marguerite du Bouilly.

En 1694, le magnifique autel de la Sainte Vierge. Je n'ai pu trouver nulle part le nom de celui qui l'avait fait, ni de ce qu'il avait coûté, ni ce qu'avait coûté la belle balustrade qui est devant... Etrange ! L'église a trois belles balustrades en chêne, il n'y a pas deux qui se ressemblent.

Le Père Maunoir à Saint-Tugen.

Le Père Maunoir, disciple, émule et successeur du Vénérable Michel Le Nobletz, le grand apôtre de la Basse-Bretagne au XVII^e siècle, vint plusieurs fois à Saint-Tugen. Il y

1674
1694

1728
1740
1780

63 livre
66
chœur

prêcha une mission en 1643 (Sa vie, p. 187). En 1656, il y arriva la veille du Pardon ; il était accompagné de M. de Trémaria, récemment converti et ordonné prêtre. Les pardonneurs remplissaient le cimetière et la rue, tous disposés à passer le soir et la nuit à danser (les joueurs de binious étaient là). Le Père Maunoir les harangue, les fait entrer à l'église, et passe toute la nuit, et toute la semaine, à confesser et à prêcher, aidé de M. de Trémaria. Cela donne bien l'idée du caractère des Bretons, prompts à s'amuser, à se divertir ; mais aussi, comme la foi ne meurt jamais dans leur cœur, prompts à se convertir, quand ils entendent la voix puissante des saints missionnaires.

M. de Trémaria.

Nous ne pouvons pas ne pas faire connaître ici, en peu de mots, ce que fut et devint M. de Trémaria. Messire Nicolas de Saluden, seigneur de Trémaria, ancien conseiller du parlement de Bretagne, habitait le manoir de Kerrazan, à moins de trois lieues de Saint-Tugen. Fils unique, sans religion aucune, il se livrait à tous les plaisirs du monde, malgré les larmes et les supplications de sa mère, malgré les prières que cette tendre mère ne cessait d'offrir à Dieu pour sa conversion. Un jour, dégoûté et irrité de ne pas trouver le bonheur dans les plaisirs, il prend la résolution de se donner la mort. Il allait exécuter son dessein, lorsqu'une voix, partant du crucifix qui était dans sa chambre, lui dit : « Frappe, frappe ! » Ce fut comme le coup de foudre qui renversa Saul sur le chemin de Damas. Notre Messire de Trémaria tomba à genoux, et s'écria : « Mon Dieu, que voulez-vous que je fasse ? » Il était désormais converti. Quelques jours après, il vendait son carrosse, ses chevaux, et se consacrait aux missions de la Basse-Bretagne, sous la direction du P. Maunoir, et c'est à Saint-Tugen qu'il confessa pour la première fois, dans la langue bretonne qu'il ignorait auparavant, « regardant comme un miracle d'avoir pu entendre si facilement les pénitents, et d'en avoir été si bien compris » (Vie du P. Maunoir, 1^{er} vol., p. 365).

O mères, qui auriez à pleurer sur l'inconduite de quelqu'un de vos enfants, imitez la conduite de la mère dont nous parlons, et ne désespérez jamais ! Sainte Monique avait pleuré et prié pendant 17 ans avant d'obtenir la conversion de son fils Augustin.

Bernard
235
9/6/22

Quelques mots sur l'époque de la Grande Révolution.

« Le 29 Juin 1792, les officiers municipaux de Primelin se transportent à la sacristie de Saint-Tugen pour inventorier les titres et les biens de la Fabrice de Saint-Tugen,... la grande maison léguée à la Fabrice par Alain du Menez,... rentes diverses en boisseaux de blé ou en argent... » Le tout signé : J. Kerloc'h, maire, Jean Goardon, officier municipal, Le Masson, greffier.

Par un arrêté du 24 Janvier 1793 (trois jours après l'assassinat du roi Louis XVI), le Directoire du District de Pont-Croix ordonne d'envoyer au District toutes les matières d'or, d'argent et de cuivre, et les ornements existant à Saint-Tugen (Voir ces objets, p. 51).

Parmi les objets enlevés, il y avait une cloche pesant 387 livres, qui fut envoyée à Brest. Il est certain que la seconde cloche fut également enlevée soit alors, soit un peu plus tard, puisque la plus ancienne des trois cloches actuelles porte la date de 1803. La toiture de la tour, qui était en plomb, fut enlevée pour servir à la fabrication de balles de fusil. — Pour l'honneur de la paroisse de Primelin, tout cela fut fait sous la direction d'un maire, qui n'était pas celui de la commune, et qui avait accepté la fonction de commissaire pour cette odieuse besogne. A cette occasion, nous devons mentionner la conduite d'une digne femme, Marie-Jeanne Cuillandre, femme Marc Normant, de Saint-Tugen. Pendant que les charrettes se chargeaient pour emporter tous les objets de la chapelle, elle enleva, d'une des charrettes, une des pierres sacrées et le magnifique calice, qui se conserve encore à Primelin. Ce calice est en argent doré, avec les statuettes des douze apôtres, et de très belles ciselures. Outre ce grand calice, la paroisse en conserve un autre, plus petit, gothique, doré, portant les armoiries des seigneurs de Lézurec. C'est à cette époque que furent décapitées toutes les statues en pierre des apôtres, et, sans doute aussi, détruite la croix du calvaire.

Chose étrange ! Ils ne touchèrent à aucune des belles statues de l'intérieur de l'église, sinon, peut-être, pour enlever le poisson de saint Corentin et la flamme du front de saint Vincent Ferrier. — En 1852, le jour du Pardon, toutes les statues décapitées et autres furent bénites de nouveau.

Vente de la chapelle de Saint-Tugen.

En vertu de la loi du 14 Mai 1790, la chapelle de Saint-Tugen fut mise en vente, et c'est Simon Dagorn qui s'en rendit acquéreur, le 11 Thermidor An III (29 Juillet 1795). (L'infamale Convention régnait encore, elle dura trois ans. Disons-en quelque chose. Taine l'a définie ainsi : 5.000 brutes ou vauriens, avec 2.000 drôlesses, gouvernaient Paris et la France. — Pendant 17 mois, la guillotine fonctionna dans la moitié des communes de France (abbé Marion, historien). Du 24 Août 1789 au 25 Juillet 1795, la Révolution fit 2.022.903 victimes (Prud'homme, un des plus fameux révolutionnaires).

L'acquéreur avait douze ans pour payer le prix. C'est en 1813, que le compte fut définitivement réglé, et on lui remboursa 79 fr. 33. — Simon Dagorn n'avait que 25 ans, quand il acheta la chapelle de Saint-Tugen. Il ne se contenta pas de l'acheter, il la restaura (cloche, vitraux, etc.), jusqu'à sa mort, le 10 Juillet 1848 ; il avait 78 ans. Son nom méritait de passer à la postérité. Il avait un frère, nommé Jean (Tonton Yann), resté célibataire. Jusqu'à la Grande Révolution, c'est le clergé qui payait les instituteurs. La Révolution ayant spolié tous les prêtres, et fait banqueroute, il n'y eut plus d'instituteurs puisqu'ils n'étaient plus payés, « point d'argent, point de suisse ». Si nos grands-pères et arrière-grands-pères ne savaient pas lire, la raison en est là. — Que fit alors Tonton Yann ? Il se fit maître d'école à Custren (en Esquibien). Le nom est resté à la maison, *An ty scol*, la maison d'école.

Les trois cloches de l'église de Saint-Tugen.

La plus ancienne des trois, et la plus petite, date de 1803, et porte le nom de Simon Dagorn, maire, et de Jean Thomas et de Jean Masson, membres du Conseil de la commune de Primelin. La population souffrait de n'avoir qu'une cloche pour une si belle église. Aussi lorsqu'en 1894, M. l'abbé Bourvon, recteur très aimé, voulut faire appel à la générosité des fidèles, tout le monde fut joyeux ; et, au lieu d'une cloche qu'il demandait, on lui en donna deux, qui furent

bénites solennellement en 1895, le jour du Pardon. La plus grande est dédiée à saint Tugen. Depuis lors, Saint-Tugen possède la plus belle sonnerie de toute la contrée. C'est ce même abbé Bourvon qui a composé le beau cantique qu'on aime à chanter, surtout le jour du Pardon. C'est grâce encore au zèle de ce bon Recteur, qu'une belle croix a été érigée sur la splendide dune de Saint-Tugen, près de la mer ; la procession s'y rend tous les ans, le jour du Pardon. La paroisse de Primelin n'oubliera jamais ce que ce digne pasteur a fait pour elle, sa mémoire y sera éternellement bénie. *In memoria æterna erit* (Ps. 111).

La famille des du Menez, seigneurs de Lézurec.

Nous trouvons dans la liste des Menez-Lézurec, un Yves du Menez, fils d'Alain et de Marguerite Gourcuff. Cet Yves épousa Marguerite de Brézel, et ils eurent, eux-mêmes, un fils, qui porta également le prénom de Yves, lequel épousa Marguerite du Bouilly. Yves et Marguerite du Bouilly ne devinrent seigneur et dame de Lézurec qu'à la mort de leur frère aîné, Vincent du Menez. C'est ce Vincent du Menez, qui, en 1657, fonda le couvent des Capucins, à Audierne : il y prit lui-même l'habit de l'ordre. — En 1662, nous voyons un Monsieur du Menez, recteur d'Esquibien. Gillès-Joseph du Menez, le dernier de ce nom, mourut en 1787. — Au moment de la Révolution, le manoir était habité par Mme veuve du Menez, née Le Gouvello de la Porte, qui avait une fille très jeune. Cette fille vécut en simple paysanne dans les environs, pendant l'époque révolutionnaire. Sa mère « la citoyenne Lézurec », comme on la désigne dans les Registres du District de Pont-Croix, fut placée sous la surveillance du Directoire du District, d'abord à Pont-Croix, ensuite à Quimper, pour avoir donné asile à des nobles et à des prêtres « réfractaires ». L'on a découvert tout dernièrement, au manoir de Lézurec, trois ouvertures de souterrains, et l'on suppose même qu'il y a, dans la chapelle de Saint-Tugen, une ouverture de souterrain qui conduit jusqu'au manoir : ceci toutefois est peu probable. La jeune fille dont nous venons de parler, Mlle du Menez, épousa plus tard un Bizien du Lézard. Le manoir a été vendu, et ce sont des fermiers de M. Queinnec qui l'habitent aujourd'hui.

Amour des habitants de Saint-Tugen et des environs pour leur Saint Patron et son église.

Deux pans de mur du cimetière étaient tombés depuis déjà quelque temps. Le 1^{er} dimanche de Février 1914, au soir, je priai quelqu'un d'appeler chez moi les maçons du pays : aussitôt tous s'y rendent, au nombre de treize, et on fixe le jour pour relever les murs. De grand matin, ils étaient là, avec sept autres hommes pour les servir... et toute la journée ils travaillèrent avec tant d'ardeur qu'ils prenaient à peine le temps d'allumer une cigarette... De plus, toutes les pierres et les charrois furent fournis gratuitement. Un des braves habitants du village n'avait pas été appelé à travailler, et m'en faisait une sorte de reproche. « Mon ami, lui dis-je, d'autres occasions se présenteront, et alors je ne vous oublierai pas. » De fait, peu de temps après, j'eus à faire relever et consolider la croix placée sur la dune, près de la mer ; et, ici, mon homme charroya, pendant que d'autres fournirent des pierres, le tout encore gratuitement. « Ces hommes, me disait ensuite le Maire de la commune, ne savent rien refuser à saint Tugen. »

Braves habitants de Saint-Tugen, votre église est votre trésor, de toutes parts on vient la visiter. Quelle joie dans vos familles aux jours de Pardon ! Continuez donc, vous et vos enfants, à vous montrer dévots à votre saint Patron. De son côté, lui, du haut du Ciel, continuera à vous bénir.

La rage.

Quelques notions scientifiques trouveront ici leur place : ces notions sont tirées du « Larousse médical ».

« La rage est une maladie provoquée par la morsure ou le simple léchage d'un animal atteint lui-même de la rage, même alors qu'il ne présente encore quelquefois pas de signes certains de sa maladie. Chez l'homme, l'incubation dure, en général, 3 à 8 semaines, quelquefois quinze jours, et même huit jours seulement : période mélancolique (2 à 3 jours) ; période hydrophobique (horreur de l'eau) (1 à 2 jours)... puis surexcitation extrême.

La rage ne se transmet pas d'homme à homme ; elle provient toujours d'un animal, ordinairement le chien ou le chat. L'agent contagieux est la salive... soit par morsure, soit par léchage sur une surface excoriée (c'est-à-dire écorchée légèrement). — Le lait de vaches enrégées n'est pas contagieux (ni la viande de bêtes infectées de la maladie de la rage). — « Quatre sur cinq des personnes mordues restent indemnes... heureusement. Les morsures aux mains et au visage sont, ordinairement, seules, mortelles. On s' imagine, d'ordinaire, que les chiens enrégés ont horreur de l'eau : c'est faux : « tous les chiens atteints de la rage ont soif et essaient de boire. » Un chien enrégé veut mordre tous les chiens, et même toutes les bêtes qu'il rencontre.

Voici d'autres signes à retenir : le chien devient triste, taciturne... puis très excité... cherche à lécher le fer, les pierres, boit avidement... a bon appétit... son aboiement est rauque... il pousse des hurlements... il marche la tête inclinée vers le sol, la queue pendante... pendant ses accès de fureur, l'aspect devient effrayant, ses yeux sont féroces, sa gueule béante et baveuse. — Après cela, remarquons que beaucoup de chiens considérés et tués comme enrégés, sont simplement atteints de chorée, d'hystérie, d'épilepsie... un chien enrégé meurt au bout de six jours au plus : s'il vit plus longtemps c'est qu'il n'était pas enrégé. »

J'ai connu un prêtre, d'une force herculéenne, il n'aurait pas reculé devant une dizaine de bandits... Il est mort à 92 ans... Un jour, dans sa jeunesse, il courait, avec d'autres, après un chien enrégé... à un certain moment il eut peur et monta dans un arbre. Le chien vint mordre et baver au pied de l'arbre. Dans la suite, il disait souvent : « Je n'ai peur que d'une chose... de rencontrer un chien enrégé ! »

Chose étrange ! Il y en a qui voudraient prétendre que, depuis la découverte de Pasteur, il est désormais inutile, ou à peu près, de s'adresser à saint Tugen. Ceux qui pensent ou parlent ainsi, n'ont ni le sens chrétien, ni le sentiment de la reconnaissance. En effet, outre que ni Pasteur, ni personne au monde, n'a encore découvert « le moyen de guérir de la rage, quand elle est déclarée », Dieu aurait-il retiré à saint Tugen le pouvoir de préserver, et même de guérir de ce mal terrible ? Evidemment non : le supposer, ce serait impie. (Pasteur a découvert les moyens d'empêcher les germes ou virus de la rage de se développer, pourvu que ses remèdes soient inoculés à temps : c'est énorme, mais c'est tout. Le pouvoir de préserver est bien supérieur.) Franklin a inventé le paratonnerre : qui donc s'est avisé de penser

qu'il était désormais inutile d'invoquer sainte Barbe pour être préservé de la foudre ? De plus, ce pays-ci surtout, ne doit-il pas une reconnaissance éternelle à saint Tugen, son Protecteur depuis tant de siècles ? Notre devoir est donc de continuer à le prier et à l'honorer comme par le passé. Malheur aux paroisses où les saints Protecteurs cessent d'être priés et honorés ! La foi va toujours diminuant, et, avec la foi, les saintes pratiques de la religion, en particulier la sanctification du dimanche.

Je termine ici mon petit livre. — Comme je l'ai dit en commençant : puisse-t-il intéresser tous ses lecteurs, et faire quelque bien à ceux qui, au milieu des embarras du monde, auraient perdu de vue certaines vérités religieuses.

Vœu final : Qu'il plaise à Dieu d'envoyer toujours à la paroisse de Primelin des prêtres qui aient à cœur de tenir toujours dans un bon état de conservation cette église de Saint-Tugen, honneur du pays, et monument national. — Les parcelles du Vénérable Le Nobletz seront toujours vraies : « C'est plus et mieux de restaurer une église que de l'édifier, parce qu'il y avait liberté de construire, et qu'il y a nécessité de réparer : 1° sous peine de honte pour les habitants ; 2° sous peine d'ingratitude... » (Sa vie, p. 230.)

Saint-Tugen, le 8 Décembre 1929.

VELLY, PRÊTRE,
ancien Missionnaire.



SALUT D'UN POÈTE TOURISTE A SAINT TUGEN ET A SON ÉGLISE

*Salut, ô Saint-Tugen, chapelle au front sévère
Souvenir du passé qu'on adore à genoux,
Qui dresse dans le ciel mélancolique et doux
Ces deux actes de foi : ta tour et ton calvaire !*

*Tu triomphes du temps, qui ronge ou qui ternit
Les ouvrages humains nés d'un désir frivole,
Car ta voûte soutient un éternel symbole,
Et l'âme des Bretons survit dans ton granit...*

*Qu'importe si parfois le marteau des Vandales
Osa sur tes beautés sa profanation !
Saint Jean a toujours l'aigle, et saint Marc le lion,
Emblèmes de la force au milieu des rafales !*

*La honte est pour ceux-là qui vous ont outragés,
Apôtres, qui régnerez dans l'immortelle pierre :
Saint Tugen tient la clef d'un merveilleux mystère,
Et vous met à l'abri de ces chiens enragés !*

*D'ailleurs, autour de vous, la nature sereine
Sème sa grâce simple et son apaisement,
Et la brise du soir, sous le bleu firmament,
Module une prière en sa légère haleine...*

*Les arbres vigoureux, caressant tes vieux murs,
Semblent, ô saint Tugen, protéger ton portique,
Poussant de frais rameaux vers ta splendeur antique,
Et versant l'ombre aux fronts qui se découvrent purs !*

*Seigneurs de Lézurec, dormez dans le silence
Ou si vous entendez par delà le tombeau
Qu'en un jour de Pardon, fêtant l'été nouveau,
Ce soit pour écouter la voix d'un peuple immense !*

EUGÈNE ROUSSEL,
Licencié ès-Lettres, Paris.



SUPPLÉMENT

Les Druides.

Puisqu'à Saint-Tugen il y avait autrefois un temple druidique, je veux dire quelque chose des druides.

Les druides, c'était des prêtres gaulois... seuls prêtres, seuls juges. Leurs jugements étaient sans appel... ils étaient avant tout un collège de savants, et élevaient la jeunesse dans les grandes écoles... Ils professaient l'immortalité de l'âme, les peines et récompenses de l'autre vie. Malheureusement ils étaient idolâtres, adorant, en particulier, le soleil sous le nom de Bélen, et ils avaient les sacrifices humains. Mais, en cela, ils ne faisaient que ressembler à tous les peuples de l'antiquité ; tous étaient idolâtres, et tous, sans exception, dit Bossuet, tous avaient les sacrifices humains. On immolait des vivants, principalement des femmes et des esclaves, pour apaiser les dieux, ou pour honorer les morts ; on envoyait ces vivants dans l'autre monde pour servir ces morts ! Il fallait vraiment la venue de N. S. J.-C. sur la terre pour faire cesser cette idolâtrie insensée, folle !! et ces sacrifices humains qui font frémir ! — J'ajouterai quelque chose, capable d'intéresser, et, en même temps, d'instruire.

En l'été de 1928, un jour que j'expliquais l'autel druidique, un grand Monsieur, décoré, se disant savant archéologue, me dit : « Mais les druides n'avaient ni temples, ni autels ». Ce monsieur ignorait que dans la Grande-Bretagne il y avait un temple merveilleux, de forme circulaire, dans lequel on adorait le soleil, sous le nom de Bélen. La garde de ce temple appartenait aux bardes, qui étaient poètes, grands musiciens jouant de la harpe, et ministres du soleil (*Barzas-Breiz*).

Il ignorait encore qu'en 1833, à Châlons-sur-Marne, au fond d'un vieux temple gaulois, on découvrit cette inscription-ci : *Virgini parituræ Druides*, les Druides à la Vierge qui doit enfanter. Ils honoraient donc la Très Sainte Vierge, longtemps avant sa naissance. Saint Martin, mort en 397,

passant près d'Autun, entra dans le temple druidique de Saron, en renversa la statue et l'autel, et le dédia au vrai Dieu. Plus tard, sur le même emplacement, on éleva une basilique à saint Martin. (Bolland, XIII, 323). Il y avait, en outre, aux environs d'Autun, trois temples dédiés à trois déesses druidiques. (Boll, v. p. 147).

Tout l'Ouest de la Gaule était druidique, de Bruxelles à Marseille, en passant par Châlons-sur-Marne et Autun. Or, qui a converti cette vieille Gaule idolâtre, et à sacrifices humains ? Qui l'a transformée en cette noble France catholique d'aujourd'hui ? Ce sont les évêques, saint Denis, de Paris, le grand saint Martin, de Tours, saint Rémi, de Reims, et les milliers d'autres. Un grand historien, quoique protestant, a dit : « Les évêques ont fait la France, comme les abeilles font leurs ruches ». C'est vrai, et les admirables évêques que nous avons aujourd'hui continuent l'œuvre de leurs prédécesseurs. Encore une fois remercions Dieu de ne pas nous avoir fait naître et vivre au milieu des ténèbres et de la corruption du paganisme. *Lauda, Jerusalem, Dominum... non fecit taliter omni nationi...* ô mon âme, loue le Seigneur... il n'a pas agi ainsi à l'égard de toutes les nations... Il ne leur a pas manifesté sa loi sainte, et *Judicia sua non manifestavit eis*. (Ps. 147).

Y. V.

